

relations

REVUE DU MOIS

NUMÉRO 335

MONTREAL

FÉVRIER 1969

PRIX 60¢

Le bill 85

(Le problème des langues au Québec)

Le bill 56

(Institutions privées et écoles publiques)

Sécularisation et mort de Dieu

("Deux prêtres en colère")

Une fête manquée

(L'occupation du CEGEP)

SOMMAIRE

Février 1969

Méditation : Pour le jour de la Présentation . . .	Paul Fortin	34
Éditoriaux		35
<i>Cet homme debout dans la tempête . . . — Prophétisme et autorité. — Paradoxe humiliant !</i>		
Articles		
SÉCULARISATION ET MORT DE DIEU: "Deux prêtres en colère"	Julien Harvey	37
LE BILL 85 ET LE PROBLÈME DES LANGUES AU QUÉBEC	François Gauthier	43
LE BILL 56: SELON LEUR CONVICTION . . . OU SELON LEUR ÉTAT DE FORTUNE	Émile Robichaud	46
UNE FÊTE MANQUÉE: L'OCCUPATION DU CEGEP	Léon Debien	49
Chroniques		
La vie de l'Église: Conversations entre catholiques et anglicans	Joseph Ledit	51
Au service du français: Ponctuation-2	Joseph d'Anjou	53
La télévision: Autour des téléromans	Émile Gervais	54
Le théâtre: "La Nuit des Rois"	Georges-Henri d'Auteuil	56
Au fil du mois: Une messe bien rythmée	Jean-Marie Archambault	58
Avec ou sans commentaires		58
Les devoirs du journaliste catholique (Paul VI). — "Église, mon foyer maternel" (Yves Congar).		
Les livres		60
Notes bibliographiques		62
Ouvrages reçus		63

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur: Richard ARÈS.

Rédacteurs: Luigi D'APOLLONIA, Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs: Joseph D'ANJOU,
Georges-Henri D'AUTEUIL, Irénée DESROCHERS,
René DIONNE, Fernand POTVIN, Jean-Paul ROULEAU.

Secrétaire de la rédaction: Georges ROBITAILLE.

Administrateur: Albert PLANTE

Rédaction et abonnements :

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal-351. Tél.: 387-2541

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est une publication des Editions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone: 387-2541. Prix de l'abonnement: \$6 par année. Le numéro: \$0.60. Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le Canadian Periodical Index, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le Répertoire canadien sur l'éducation.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

MÉDITATION

POUR LE JOUR DE LA PRÉSENTATION

L'ESSENTIEL n'est pas de me tracasser pour savoir en détail comment je pourrai aimer Dieu jusqu'au bout de ma route, sans ne jamais m'en séparer. L'essentiel, c'est de vouloir l'aimer aujourd'hui comme hier, en lui laissant le soin des jours à venir. Pour nourrir le courage, en effet, Dieu ne donne pas, en une seule journée, tout le pain nécessaire à la vie entière. Il donne celui d'aujourd'hui, et conserve pour chacun celui du lendemain. Les sept pains de la semaine sont là, dans sa main, sept fois quotidiens et sept fois mon soutien. L'essentiel, c'est de me présenter à lui, chaque matin, pour lui offrir mon bon vouloir de marcher, à son gré, mon bout de chemin; l'essentiel, c'est de me présenter à lui, chaque matin, afin de recevoir, de sa main, ma portion de soutien.

Pour moi, tous les jours sont jours de présentation.

Dans ma poursuite de Dieu, l'essentiel n'est pas de me tracasser sur le détail de mon itinéraire. Il me faudra souvent avancer par voies confuses, connaître des renversements de situations. Les plans divins ne seront pas toujours les miens. Comment alors faire le pointillé de ma route, si Dieu seul en connaît le tracé ? Je pense à la Vierge ! Petite fille,

elle avait choisi de consacrer sa vie à la prière. Et quand, selon la Tradition, elle est partie pour le Temple, c'était assurément pour y chercher l'Epoux et vivre seul avec lui. Ses desseins, oui, ont connu le succès, mais au-delà et contrairement à sa pensée, car si, elle, elle avait résolu de se séparer de tout pour aller vivre chez lui, Dieu, lui, avait résolu de la ramener pour aller vivre chez elle. C'est pourquoi nous les retrouvons aujourd'hui, encore ensemble dans le Temple, au jour de la Présentation de son Fils. Elle est épouse de l'Epoux, elle est vierge tous les jours, mais elle est mère aussi.

Pour elle, tous les jours sont jours de présentation.

Je suis en route vers Dieu, et l'essentiel n'est pas de me tracasser pour savoir en détail comment je pourrai aimer Dieu; je suis son enfant, il est mon Père. Pour mes pas comptés d'avance, il a mesuré la distance; il a pesé le poids de ma force pour la fatigue d'un jour, multiplié le don de sa grâce par l'inconnu de son amour. Sa volonté, consciente de mes moyens et de ses demandes, est toujours là, exprimée sous une forme ou l'autre, et prête à se révéler en termes simples de directives quotidiennes. Je me présente donc à la journée, comme à la table paternelle, pour y manger le pain ainsi qu'il m'est coupé, sans permettre à mon caprice d'en juger la valeur apparente et sans regarder par la fenêtre le couvert, appa-

remment mieux servi, de mon voisin. Ma présence à la journée devrait être, comme l'invitation acceptée de manger à la table du Père, une autre occasion concrète pour la rencontre de deux amours.

Pour chacun, tous les jours sont jours de présentation.

Paul FORTIN.

Nos sommes reconnaissants à nos

lecteurs d'avoir accepté avec tant de

bienveillance l'augmentation du prix de

l'abonnement. Plusieurs ont même tenu

à compléter le paiement de \$5 qu'ils

nous avaient déjà envoyé.

montréal
numéro 335
février 1969

relations

Editoriaux

Cet homme debout dans la tempête...

DANS LE REGARD RÉTROSPECTIF qu'elles ont porté sur l'année écoulée, la plupart des revues à grand tirage, tant de langue anglaise: *Life*, *Time*, *Newsweek*, *U.S. News and World Report*..., que de langue française: *Paris-Match*, *Express*..., n'ont pas manqué d'attirer l'attention de leurs lecteurs sur la crise qui, en 1968, s'est développée au sein de l'Église catholique. À les lire, il s'agirait de la pire crise qu'ait connue l'Église depuis des siècles, depuis la Renaissance et la Réforme en particulier, et cette crise, dont les réactions à l'encyclique *Humanae Vitae* sur la régulation des naissances ont révélé l'ampleur, aurait maintenant dégénéré en une crise d'autorité qui menace d'ébranler la Papauté elle-même.

On nous peint donc en Paul VI un Pape inquiet, tourmenté, désarmé devant la contestation qui semble vouloir s'installer à demeure dans l'Église; un Pape qui multiplie les mises en garde et les avertissements, les professions d'orthodoxie et les appels à l'obéissance. On le compare tantôt à un Hamlet n'arrivant pas à se décider, tantôt à une sorte de Louis XIV tranchant tout par lui-même dans la conviction que "l'Église, c'est moi". Bref, pour ces revues, Paul VI est un homme traqué, submergé par les événements, enclin au pessimisme et voyant tout en noir, craignant sans cesse pour son autorité et l'orthodoxie de la foi.

Telle est l'image qu'une certaine grande presse présente de Paul VI. Or, celui qui se donne la peine de lire en entier les discours que le Pape prononce presque chaque jour — et non pas seulement les quelques lignes mises en vedette par les journaux à sensations — retient de Paul VI une tout autre image, un tout autre visage, où s'affirment l'équilibre de la pensée, la profondeur de la foi et une robuste sérénité d'âme; en dépit de la tempête qui gronde partout, en dépit des responsabilités qui l'assaillent, il se tient debout comme un rempart, comme un phare. Deux exemples.

Son Message de Noël 1968. La grande presse y a vu le plus sombre discours que Paul VI ait prononcé depuis les débuts de son pontificat. Et pourtant, si on le lit en entier et avec attention, on découvre vite qu'il est essentiellement un message d'espérance. Le Pape veut faire saisir que "le Christ est la vraie, la plus haute espérance de l'humanité". Pour ce faire, il décrit les problèmes que la société industrielle et technique pose à l'homme moderne et constate que ce dernier n'arrive pas par ses seules forces à les résoudre. Le Pape en tire la conclusion que l'humanité est incapable de se sauver par elle-même et qu'elle a besoin d'un Sauveur. S'il insiste sur les difficultés de l'heure présente, ce n'est pas pour nourrir l'inquiétude et le pessimisme, c'est pour amener ses auditeurs à découvrir la véritable espérance de l'humanité et le sens profond du mystère de Noël: "Nous le faisons, dit-il, pour vous faire mieux comprendre et apprécier le joyeux message d'espérance que Noël apporte avec lui."

De même, l'allocution du 23 décembre aux cardinaux. C'est une vieille coutume vaticane, qu'en réponse aux vœux du Sacré Collège, le Souverain Pontife fasse, en fin d'année, la revue de la situation de l'Église. Cette fois, Paul VI a noté que, sur ce point, les uns sont optimistes, les autres, pessimistes; quant à lui, il a constamment cherché à discerner les côtés positifs et les aspects négatifs dans les événements survenus dans la vie de l'Église. S'étant posé la question, il y répond en ces termes:

Optimiste alors, ou pessimiste dans Notre appréciation de la situation présente de l'Eglise et de sa vie dans l'année presque écoulée ?

Nous vous dirons que, grâce à Dieu, il Nous semble pouvoir distinguer en elle une mesure de bien et d'espérance bien plus grande que ce qui peut être considéré comme négatif; et que, même pour ce négatif, il est permis d'avoir une bonne confiance de reprise.

L'inclinent à cet optimisme les témoignages de fidélité que lui ont manifestés, dans la présente crise, tant d'évêques, de prêtres et de laïcs. S'il a dû, au cours de l'année, insister sur les sujets qu'il jugeait "fondamentaux pour l'orthodoxie doctrinale et la bonne organisation de

l'Église", le motif en a été, "non une vision craintive des choses", mais le souci "de sauvegarder le dépôt sacré de vérité et de règles qui a été confié à l'Église par son Fondateur", la conviction aussi que l'unité dans la vérité est la condition pour que "l'Église puisse exercer à plein sa mission de lumière et de sanctification parmi les hommes". Sur ce point le Pape ne peut lâcher; pour le reste, compréhension et sympathie sont de règle.

L'Église est consciente des transformations qui surviennent... Elle soutient les ferments de liberté et encourage les conquêtes de la science et de la technique. Elle sent jusqu'en elle-même le besoin d'être dûment dynamique... Ces nouveaux ferments qui pullulent dans l'Église peuvent certes susciter des appréhensions et des troubles, mais ils sont aussi des ferments de vie et des signes non équivoques d'une profonde vitalité. Plutôt que de les étouffer, il faudra les canaliser et les insérer dans la contexture du Corps mystique.

Sont-ce là les propos d'un homme désespéré et rongé par le pessimisme, qui ne songe qu'à affirmer et à sauvegarder son autorité? Attentif à la violence de la tempête qui se déchaîne, Paul VI s'emploie de toutes ses forces à sauver et à fortifier l'essentiel; en l'occurrence, c'est la foi: la foi du peuple chrétien en Dieu, au Christ et en son Église. Au milieu d'un monde en désarroi et d'une Église elle-même ébranlée, il se tient debout à son poste, intrépide dans la foi, fidèle à sa mission et à son devoir qui est d'affermir ses frères.

Prophétisme et autorité

ON N'AURA JAMAIS tant vu de prophètes en Israël. Ils se tiennent aux portes de toutes les villes, dénonçant le passé, contestant le présent, annonçant l'avenir — tous poussés, à les entendre, par le souffle de l'Esprit. On parlera même de "groupes charismatiques autonomes".

Oui, assurément, puisque nous croyons en l'Esprit-Saint "qui est Seigneur et qui donne la vie"; qu'il "a parlé par les prophètes" et continue à le faire. Nous croyons aussi qu'il n'est nullement besoin d'être évêque pour recevoir ce charisme, qu'il est donné aux laïcs comme aux clercs, aux femmes comme aux hommes, et même aux enfants, car l'Esprit souffle où il veut, a dit le Seigneur.

Le Seigneur nous a également mis en garde contre un autre Esprit, Esprit de mensonge et de ténèbres, dont le plus grand triomphe est de se faire passer pour l'Esprit de vérité et ange de lumière.

Nous voilà donc avertis de nous méfier: il y a Esprit et Esprit, prophète et prophète. Et pour les distinguer l'un de l'autre il faudra plus qu'une perspicacité humaine, le propre même du faux prophète étant de revêtir les apparences de l'Évangile, de citer les Écritures, de se lancer dans la mêlée au nom de la justice, de la charité, de la liberté des enfants de Dieu, de parler un langage si "captieux", nous a dit encore le Seigneur, que les "élus" eux-mêmes s'y laisseront prendre.

Dès lors, qui discernera les "esprits"? Qui lèvera ce qu'on est en droit d'appeler l'ambiguïté du prophétisme? Les prophètes eux-mêmes? Mais ils sont tous sûrs de

leurs "voix". La sincérité de leur accent nous le dira peut-être? Mais la sincérité n'est pas un critère de vérité, ni le zèle des réformes, ni le jeune âge, ni l'ancienneté. Le succès? Qu'entendre par succès quand il s'agit d'une sagesse qui est folie aux yeux du monde, d'une croix qui est scandale? Encore une fois, qui discernera le vrai prophète du faux prophète, la brebis du "loup ravisseur, vêtu de peau de brebis", sinon ceux qui ont reçu, dans l'Église, la mission d'enseigner, de sanctifier, de commander, l'autorité doctrinale et pastorale, c'est-à-dire la Hiérarchie?

Aussi, un des aspects les plus troublants d'un certain prophétisme est qu'il conteste précisément cette mission essentielle de la hiérarchie. On n'hésite pas à mutiler la pensée du Saint-Père par des exégèses sophistiquées, à élever sa protestation contre une encyclique sur le célibat ecclésiastique ou sur la vie humaine, à déclarer sans valeur un décret du Concile sur l'éducation chrétienne ou sur les missions. On en appellera démocratiquement à des sondages, à une enquête sociologique, à la grande presse — cymbale retentissante! — ou, superbement, par-delà l'institution ecclésiale — car c'est ainsi qu'on parle désormais — à "la conscience de l'Église" qui n'est rien d'autre souvent que la voix d'un petit groupe d'intellectuels, plus hommes de lettres que théologiens, plus théologiens qu'hommes de prière et de foi. Jusqu'à la volonté du Saint-Père d'exhorter plutôt que de sévir, de proclamer la vérité plutôt que de condamner l'erreur qui ne soit détournée de son sens évangélique.

Ce n'est sûrement pas le moyen de réussir cet *aggiornamento* que tout le monde pourtant désire. L'Église ne peut répondre aux espérances de ses membres et du monde que si lui sont assurées l'unité et la vérité, ce qui est la fonction même du Magistère, de la Hiérarchie.

Paradoxe humiliant !

LE LANGAGE BOULEVERSAnt de ces chiffres fournis par l'O.N.U.: de 20,000 à 25,000 Biafraïses, la plupart, des enfants, sont morts de faim, le jour de Noël!

Ainsi donc ni les grandes ni les petites puissances, ni l'O.N.U., ni la Croix-Rouge, ni le Saint-Siège, ni le Conseil des Églises, ni les efforts de la diplomatie, ni même la charité d'un grand nombre n'ont pu empêcher cette tragédie.

Paradoxe! Voici que l'homme parle et voit d'un bout du monde à l'autre, pèse l'atome et l'étoile, transplante des cœurs, affronte les périls de l'espace, gravite autour de la lune, mais est impuissant à arrêter ces hécatombes d'enfants, indignes de vivre s'ils ne sont pas nigériens.

À Noël, nous avons réussi le prodigieux exploit d'envoyer, sans accroc et sans besoin de correction, un vaisseau habité vers la lune, mais nous n'avons pu réussir cette chose si simple d'apporter un verre de lait à un enfant qui mourait de faim. Paradoxe, en effet! Paradoxe humiliant!

Au fond, c'est une vieille histoire: le progrès matériel est plus facile à notre espèce que le progrès spirituel, et que le combat contre soi-même.

SÉCULARISATION ET MORT DE DIEU

JULIEN HARVEY, S.J.*

1. Situation de l'ouvrage

Time Magazine du 22 octobre 1965 portait une couverture noire, sur laquelle s'étalait un titre écrit à la brosse en rouge sombre: *God is Dead!* On présentait ainsi au grand public, sous la rubrique d'"athéisme chrétien" ou de "Death-of-God Theology" l'œuvre de quatre théologiens américains: Gabriel Vahanian de l'Université de Syracuse (*The Death of God. The Culture of our Post-Christian Era*, 1961), Paul M. van Buren de Temple University (*The Secular Meaning of the Gospel*, 1963), William Hamilton de Colgate-Rochester Seminary (*The New Essence of Christianity*, 1961) et Thomas J.J. Altizer de Emory University (*Mircea Eliade and the Dialectic of the Sacred*, 1963, œuvre continuée depuis lors dans: *The Gospel of Christian Atheism*, 1966).

Ce n'était pas là la naissance du mouvement, mais son entrée dans le grand public. Il avait eu ses prédécesseurs, connus surtout des spécialistes. En particulier, Ronald G. Smith (*The New Man*, 1956) et surtout Friedrich Gogarten (*Destinée et espérance des temps modernes*, 1953; *L'homme entre Dieu et l'univers*, 1958, tous deux en allemand). Et il a eu depuis lors sa seconde génération, en particulier avec Harvey Cox (*The Secular City*, 1965), Michael Novak (*Belief and Unbelief*, 1966), Leslie Dewart (*The Future of Belief*, 1967). L'œuvre de J.A.T. Robinson (depuis *Honest to God*, 1963, jusqu'à *Exploration into God*, 1967) se rattache d'une certaine façon aux mêmes préoccupations, tout en se montrant très critique à l'égard de certains théologiens de ce groupe.

Plusieurs bons ouvrages critiques sur le mouvement et ses conclusions ont déjà paru, en particulier: Thomas W. Ogletree, (*The Death of God Controversy*, 1966), E.L. Mascall (*The Secularization of Christianity*, 1965), C.W. Williams (*Faith in a Secular Age*, 1966), et E. Schillebeeckx (*Dieu et l'homme*, 1965, surtout pp. 144-186). De plus, les ouvrages de Robinson, de Cox et de Dewart ont été suivis d'un "Debate" publié (1964, 1966 et 1967).

C'est dans ce contexte que je veux tenter d'évaluer l'introduction *canadienne* (-française!, car Dewart est torontois) à ce mouvement peu connu encore dans les milieux non-spécialisés de langue française, l'ouvrage de Lambert et Bouchard, *Deux prêtres en colère*.

* Dans cette étude, l'A., qui est professeur d'Écriture Sainte à l'Université de Montréal et doyen de la Faculté de Théologie S.J., tente d'évaluer et de situer l'ouvrage de MM. Charles Lambert et Roméo Bouchard: *Deux prêtres en colère*, publié en 1968, à Montréal, aux Éditions du Jour. Il profite de l'occasion pour aborder quelques-uns des problèmes religieux les plus importants de l'heure présente.

2. Orientation du mouvement

Remarquons dès le départ que le slogan qui caractérise cette école, théologie de la mort de Dieu, a été choisi délibérément pour faire choc, pour devenir la phase "journalistique" de ce qui s'appelle plus techniquement la *théologie radicale*. C'était, disait William Hamilton dans un article donné à la revue *Playboy* (août 1966), "une formule insoluble dans l'eau bénite, même quand elle est prononcée avec extrême onction"!

Le mouvement se réclame surtout de l'œuvre de Dietrich Bonhoeffer, un théologien exécuté par Hitler, et de Paul Tillich. Il se caractérise d'abord par le fait qu'il veut prendre très au sérieux la civilisation dans laquelle nous vivons, au point d'en faire le terrain commun (l'expression est de Tillich) sur lequel l'homme et le croyant entendent bien demeurer. En réaction contre l'œuvre théologique de Karl Barth, qui précisément posait au départ que la civilisation doit se convertir en se soumettant à la foi et au message de Jésus, le mouvement part des exigences de la civilisation occidentale moderne et tente d'y accommoder la foi chrétienne. Les résultats de cet accommodement sur un terrain commun, défini par l'homme moderne, seront assez divergents, selon le degré d'accommodations et par conséquent de concessions sur l'Évangile. Pour certains, par exemple, la divinité de Jésus apparaîtra inacceptable à l'homme critique d'aujourd'hui et donc elle devra être abandonnée (Hamilton, van Buren), à d'autres elle apparaîtra comme le cœur indéracinable de la foi et de l'espérance chrétienne et comme la seule affirmation de foi qui donne une espérance à l'homme de tous les temps (Robinson, Altizer, Vahanian, Novak, etc.) Pour le premier groupe, l'espérance en une vie éternelle apparaîtra comme une utopie dépassée, pour le second elle continuera d'être un élément vital de leur compréhension religieuse du monde et de l'homme.

Si bien qu'il faut distinguer *deux niveaux* de cette école de pensée: au *premier* niveau, le mouvement cherchera une purification et une correction de l'image de Dieu, de la vie chrétienne et de l'espérance, essaiera d'éliminer les fausses localisations de la pensée religieuse et surtout les utilisations de Dieu pour combler les imperfections de notre connaissance scientifique (le Dieu "qui comble les fissures", selon leur expression). Au *second*, la réflexion, aidée de la philosophie moderne du langage (Russell, Hare, Wittgenstein première manière, etc.), éliminera totalement l'idée de Dieu, ou l'identifiera totalement à l'homme. C'est en particulier le cas de van Buren (on lira une étude attentive dans l'ouvrage cité de E.L. Mascall).

3. Lambert et Bouchard et la mort de Dieu

Dans ces perspectives, l'ouvrage de Lambert et Bouchard se laisse difficilement situer. C'est qu'il se meut constamment du premier niveau au second; ils appelleront eux-mêmes leur ouvrage un "livre d'action" (p. 179), ce qui explique sans doute qu'il s'occupe à la fois de théologie radicale au niveau tout spécialement de van Buren, et de critique des erreurs de perspective concrètes dans la vie religieuse populaire de chez-nous. Il serait par conséquent tentant pour un théologien de suggérer que les auteurs auraient dû écrire *deux* livres, un sur leurs options théologiques de base et un second sur les correctifs qu'il faut apporter à la vie chrétienne canadienne-française pour qu'elle puisse être acceptable à l'homme d'ici après la révolution tranquille.

Mais nous avons l'ouvrage devant nous et il faut le prendre tel qu'il est. Tel quel, il constitue une sorte d'encyclopédie de la contestation religieuse moderne, un livre qui soulève presque à chaque paragraphe une question qui exige une réponse élaborée. Sur le plan professionnel, c'est là une faiblesse: on n'a pas le droit d'être aussi "challenging" sur des questions vitales sans fournir des preuves à l'appui, surtout dans un ouvrage destiné à un public non-spécialisé.

Je me propose ici d'évaluer successivement:

- 1) la *confession* des auteurs dans les cinq premiers chapitres;
- 2) la description qu'ils proposent du *processus de la mort de Dieu* dans l'histoire;
- 3) leur présentation des *diagnostics* sur ce processus et des *rapatriements* de valeurs dans la sécularisation;
- 4) leur description de la *foi séculière*;
- 5) leur esquisse de *l'Église de l'avenir*.

Je tenterai ensuite d'évaluer l'ouvrage et de montrer ses valeurs et les voies qui permettraient de sortir de ce que je considère comme insuffisamment analysé dans le livre.

4. La confession des auteurs et la théologie canadienne

Une confession doit toujours être traitée avec respect. Celle-ci est franche. Elle ne cache pas que le livre impliquera une apologie constante (p. 12). Elle est sereine aussi: il n'y a guère que le titre qui soit en colère dans ce livre. Elle est surtout importante en ce qu'elle nous révèle la base d'expérience des deux auteurs: une jeunesse de pensionnaires dans nos séminaires d'il y a 15 ans, dix années de formation religieuse, cinq (pour l'un des auteurs,) sept ans de vie sacerdotale dans la pastorale scolaire d'un collège de chez-nous. Ceci constitue une zone précise d'expérience dont il faut sans cesse tenir compte en lisant le livre: l'homme moderne directement rencontré dont il sera question est d'abord et essentiellement l'homme de Jonquière, surtout l'adolescent, et sans doute aussi le collègue dans l'enseignement. La problématique vécue sera donc celle qui provient d'un milieu industriel très éveillé de chez-nous, une des formes de ce qu'Ernest Gagnon appelait "l'homme d'ici".

À ce moment, les auteurs nous le disent nettement (pp. 31-32), apparaissent les théologiens de la mort de Dieu. Si les questions proviennent de Jonquière, les réponses proviennent très largement des U.S.A. et d'Angleterre. Ce fait ne les rend nullement négligeables, mais exige un traitement à part, différent de celui de l'expérience directe.

Il ne peut évidemment pas être question de juger une confession; on l'accueille. Mais je crois qu'elle suggère une réflexion sur la *théologie canadienne*: le livre nous fait prendre plus vivement conscience que les questions s'accumulent plus vite chez-nous que les réponses et les voies de progrès. Si bien que nous devons importer les réponses dans la plupart des cas, avec tous les risques de l'importation dans ce cas; un livre se situe dans une tradition et dialogue avec un milieu, si bien qu'il n'offre de vraie réponse, ou même de vraie tentative de réponse, que dans le milieu d'où il provient. À moins qu'on n'importe en même temps tout un contexte qui ferait voir les points où des malentendus se produisent. Il y a ici une invitation à l'étude.

5. Le processus historique de la mort de Dieu

Après le credo qui termine la confession et qui déjà résume tout le livre, et le résume mieux en fait que la conclusion explicite de l'ouvrage, nous abordons une longue section qui relève surtout de l'histoire des religions. On nous y montre que depuis les débuts de l'histoire, trois phases fondamentales ont été parcourues: l'âge *des dieux*, depuis les débuts de l'histoire (concrètement, depuis la moitié du quatrième millénaire avant Jésus-Christ), l'âge *de Dieu*, ou du monothéisme, depuis le 6ème siècle av. J.-C., et enfin l'âge *de l'homme*, depuis la Renaissance et surtout depuis le 20ème siècle. Cette démonstration s'appuie sur le parallélisme des structures sociales et de la pensée religieuse; les structures sociales elles-mêmes dépendent de la plus ou moins forte liaison entre la nature et l'homme. Il y a donc dépendance totale de l'homme par rapport au cosmos depuis les débuts de l'humanité jusqu'au 6ème siècle av. J.-C., libération progressive à travers la société impériale, qui accompagne l'urbanisation et la naissance du commerce, libération accélérée dans le monde des techniques et de la démocratie depuis le 20ème siècle. À ces types de structure religieuse correspondent trois types de foi: foi primitive, foi impériale, foi séculière. Et naturellement aussi trois types de communauté ou d'Église: communauté familiale primitive, Église impériale, Église-forum séculière.

Cette description du processus historique est très élaborée (pp. 65-99) et qualifiée de diagnostic nouveau. Il faudrait nuancer cette qualification. Cette synthèse était faite déjà à la fin du 19ème siècle; elle est dans Feuerbach, dans Marx, d'une certaine façon dans Hegel; elle a été reprise à l'intérieur de l'école de l'histoire des religions, chez Schleiermacher, Ritschl, chez des sociologues de la religion comme Lods, chez des experts de la pensée religieuse grecque, comme Gilbert Murray et Jane Harrison. Par exemple, l'œuvre entière d'un croyant engagé comme Christopher Dawson est centrée sur ce schéma et s'en

accommode parfaitement à l'intérieur de la foi (*The Age of the Gods*, 1933; *Progress and Religion*, 1938; *Religion and the Rise of Western Culture*, 1950). Et ce qu'il faut souligner, c'est que ce schéma est *normal* et ne pose aucun problème ni aucune contradiction à l'intérieur de la foi. Dans une saine perspective évolutive, la pensée humaine sur l'Absolu doit suivre le processus de la conquête du monde. Les forces qu'on expérimente comme contrôlant l'activité humaine (terre, ciel, soleil et lune, plus tard les astres lointains, etc.) sont senties comme localisation de l'absolu. Quand ensuite l'autorité centralisée se révèle utile à la survie et au progrès du groupe, il est également normal qu'on sente plus vivement l'urgence d'un monothéisme. Et enfin, lorsque le progrès des techniques élargit le domaine que l'homme contrôle, il est normal que les fausses localisations de Dieu et de son action soient éliminées. Ceci dit, il faut cependant remarquer que le schéma, même normal, ne s'applique pas aussi bien que l'on pourrait croire; ainsi, le monothéisme hébreu est déjà démontrable au 13^{ème} siècle avant J.-C., dans une société qui n'a pas d'autorité impériale, et non pas seulement au 6^{ème} siècle.

Mais ce qui fait le plus de difficulté dans cette section de l'ouvrage est le saut dans le 3^{ème} âge, celui de l'homme. L'âge de *Jésus-Christ* est inclus tout simplement dans l'âge de Dieu, sans qualification précise (pp. 75-79). Or, depuis les débuts de la recherche historique sur le christianisme, et de façon renouvelée depuis Karl Barth, on a de plus en plus souligné que la venue de Jésus marque la fin d'un certain type de religion. Barth lui-même a souvent répété qu'il serait souhaitable de ne pas appeler le christianisme une religion, pour éviter les malentendus; pour lui, le christianisme introduit un nouveau *type d'existence*, et non pas une façon nouvelle de louer ou de servir Dieu. Il faut regretter ici que les auteurs, qui ont accepté largement les thèses des théologiens de la mort de Dieu, et spécialement celles de van Buren, n'aient pas senti davantage le besoin d'importer la pensée de Barth, qui serait indispensable pour interpréter les théologiens dont ils importent les conclusions. Si Lambert et Bouchard l'avaient fait (la dogmatique de Barth est traduite en français et en anglais), je crois qu'ils auraient été amenés à une analyse très différente *des débuts de l'âge de l'homme*: ce n'est pas à la Renaissance, ni au 20^{ème} siècle, que l'âge de l'homme commence dans la pensée religieuse, mais bien avec Jésus-Christ. Que des résidus tenaces, et parfois nocifs, de la pensée impériale soient rentrés dans le christianisme est évident; mais ce n'est pas par un renversement simpliste de toutes les valeurs qu'on peut les éliminer.

À cette occasion, il faut vraiment regretter des affirmations indémontrables et même contredites par l'ensemble de la recherche sérieuse du dernier siècle et du nôtre; ainsi, au sujet de l'influence de la pensée grecque sur la première pensée chrétienne (p. 76): il est actuellement indémontrable, sur le terrain même de l'histoire des religions, que l'affirmation de Jésus comme incarnation du Verbe est d'origine grecque, ni l'idée de Trinité, ni la théologie de la grâce et du péché, ni l'idée de vie éternelle contre-distinguée de celle d'immortalité de l'âme. Nous

rencontrons ici des faiblesses d'information sérieuses; même Rudolph Bultmann, pourtant si radical dans certaines de ses pages, n'accepte jamais des simplifications aussi radicales. Nous souhaiterions vivement que les auteurs continuent ici leur recherche; sans vouloir fournir ici une documentation complémentaire, l'ouvrage de E.L. Mascall, cité auparavant, contient une excellente discussion.

Mais il faut en venir au point décisif. Dans le credo qui termine la confession (p. 40), la *divinité de Jésus* a été mise en doute, sinon niée. Cette question capitale revient en position-clé (pp. 115-118 surtout). La position des auteurs semble nette: pour eux, cette affirmation de la divinité de Jésus provient de l'influence de la pensée hellénique sur la première Église, alors que Jésus lui-même n'aurait pas prétendu être Dieu. Cette position se retrouve, avec des modalités diverses, chez Paul van Buren et W. Hamilton, qui partent tous deux de bases philosophiques dont on ne trouve aucune trace chez Bouchard et Lambert. La philosophie anglo-saxonne du langage, au moins dans une de ses phases contemporaines (Wittgenstein première manière, Hare, etc.), ne permet pas d'étendre le langage et sa signification au-delà de ce qui est vérifiable par l'observation, et par conséquent ne permet ni à ces auteurs ni à van Buren d'admettre que Jésus lui-même, et à plus forte raison les apôtres, ait pu parler de Dieu de façon significative. Si bien qu'il faudra conclure, au nom d'une limitation de méthode, que des affirmations bibliques antérieures mêmes à saint Paul sur la divinité de Jésus ne peuvent pas avoir de sens (cf. Rom 10,9; 1 Cor 12,3; Col 1,19; 2,6,9; Act 10,36 rattaché à Deut 10,17; etc.).

Nous venons en fait de rencontrer le "point of no return" dans l'ouvrage que nous lisons. Quand ils nous disent "nous ne savons pas d'où vient ce Notre Seigneur" (p. 40), malgré des affirmations en sens opposé déjà en milieu sémitique avant les années 50 ap. J.-C., et donc avant l'influence hellénique des Églises de Paul, ils nous disent qu'ils ont abandonné, au nom d'une base philosophique qui n'est pas la leur, la présence de l'Absolu en Jésus. À partir de ce point, la mort de Dieu devient non seulement possible, mais recommandable. Il ne reste plus qu'une religion de l'homme, un humanisme et un sécularisme, qui en fait n'est qu'une morale. Je regrette ici que Lambert et Bouchard n'aient pas davantage étudié Altizer, qu'ils citent pourtant comme une de leurs sources (p. 32); ils auraient au moins abouti au modalisme, ce qui est déjà un progrès par rapport à leur synthèse actuelle. Pour Altizer, Dieu est mort, mais précisément parce qu'il s'est "vidé" en Jésus, si bien que la seule existence de Dieu est dorénavant Jésus et l'Église qui est une avec lui (Phil 2,7 est ici radicalisé, aux dépens sans doute du reste de l'Évangile).

Ceci constaté, il ne reste qu'une coupe transversale très mince de la pensée de Jésus dans le livre de Lambert et Bouchard; ils pourront dire des choses très pertinentes, et que nous écouterons avec soin, mais leur option a éliminé tellement de réalité que l'homme, croyant ou non, n'y trouve plus d'explication véritable de lui-même. Éton-

namment, à la fin du livre, une série de valeurs seront récupérées, mais de façon intellectuellement inexplicable: ce sont des valeurs chrétiennes que les auteurs vivent toujours, même si leur démarche intellectuelle les a superficiellement, et, je crois, provisoirement, abolies. Le même phénomène se retrouve chez van Buren. Il y a là une voie de progrès pour leur recherche, et je souhaite qu'ils continuent de nous la communiquer, malgré le ton définitif de leur abandon au début de leur nouvelle carrière (p. 11): des hommes intellectuellement exigeants ne peuvent fermer un domaine entier de la pensée au milieu de leur existence.

6. Diagnostics et rapatriements

Car je crois que certains domaines ont été relativement peu explorés par eux. Je songe par exemple à leur description des divers diagnostics portés sur la situation présente. Le diagnostic des réformistes (pp. 58-62), qui est le diagnostic de ceux qui demeurent dans la foi et tentent de vivre en hommes modernes sans fermer de portes à l'espérance critique, est bien sommairement esquissé: "Sur ce terrain, il faut bien l'avouer, nul ne détient de certitudes absolues" (p. 59). Nous ne trouvons, par exemple, que quatre noms de témoins: Liégé, Congar, Schillebeeckx et Grand'Maison. On aurait aimé trouver à côté de ces noms ceux d'autres réformistes plus engagés encore dans la perspective propre à Lambert et Bouchard, en particulier ceux de Karl Rahner (*Écrits théologiques*, etc.), Jean-Baptiste Metz (*Anthropologie chrétienne*, etc.), Jean Mouroux (*L'expérience chrétienne*), et surtout une plus précise attention à *Gaudium et Spes*.

La description de ce que Lambert et Bouchard appellent les "rapatriements" (pp. 79-96) suggère la même observation. Elle est bien faite, meilleure même, à mon avis, que celle de Harvey Cox. Elle montre successivement les domaines où la science moderne a éliminé de fausses localisations de la pensée religieuse: rapatriement de l'univers par les sciences exactes. Ici, les auteurs passent malheureusement sous silence la question de la *création*; ils ne nous diront jamais clairement si, oui ou non, pour eux le monde est créé. Il faudrait bien que dans une œuvre subséquente ils s'en expliquent et nous offrent une explication convaincante de l'origine du réel, du mouvement évolutif tout spécialement. S'ils se refusent à le faire, leurs observations sur la prise en main du cosmos par l'homme sont bonnes, mais elles demeurent totalement détachées d'une sécularisation radicale comme ils la préconisent. Vient ensuite le rapatriement de l'âme par la psychologie. Nous y trouvons de très bonnes observations, dont tout croyant moderne doit être conscient. Mais en même temps, on ne nous montre pas ce qu'est pour les auteurs la personne humaine; je renvoie simplement à Karl Stern, par exemple, pour une démonstration plus croyable de la purification de la pensée religieuse par une psychologie soigneusement appliquée. Les deux rapatriements décrits ensuite sont ceux de l'histoire par les sciences humaines et de la responsabilité par la société démocratique; tous deux sont bien observés, mais ici encore nous sommes au niveau de l'immédiat, sans que

rien de radical soit touché. Les auteurs ne nous diront pas comment ils réconcilient, ou voient que les sciences réconcilient, l'espérance toujours croissante de l'espèce humaine, espérance qu'ils partagent, et l'espérance de la personne dans cette histoire de la collectivité humaine. Le reproche de "supranaturalisme", qu'ils font à ceux qui pensent encore à la destinée éternelle de la personne humaine, est fondé, s'il suscite une évasion ou un affaiblissement de la responsabilité; mais il porte à faux s'il exige plus qu'une purification de la pensée croyante; on ne guérit pas un simplisme par un simplisme inverse. Le rapatriement suivant, celui de la culture par la mort de la philosophie me semble peu profondément abordé; je dis "me semble" parce que je ne suis pas professionnellement philosophe; mais les points que je connais mieux, comme par exemple le mystère du mal et de la souffrance (p. 92), dans les quelques lignes qui lui sont consacrées, n'est vraiment pas sérieusement traité. La même observation vaut pour le rapatriement de la liberté par la morale immanente et le rapatriement du quotidien par la vie urbaine: nous y trouvons des critiques saines, mais que, par exemple, "la morale apprend donc elle aussi à se passer de Dieu" ne découle pas des réflexions, saines par ailleurs, qui ont été faites; nous attendons ici qu'on fonde la morale sur autre chose que sur une nouvelle mythique inexprimée. Ici, les auteurs auraient dû plus soigneusement lire Vahanian et Cox, qui font partie de leurs sources, et qui pourtant arrivent sur le même point à des conclusions beaucoup plus prudentes.

Sur les deux points que nous venons d'examiner, diagnostics et rapatriements, il me semble donc qu'il faut porter un double jugement: ces points importants, car ils constituent la base de faits observés qui normalement devraient porter les conclusions qui sont à venir, sont bien observés d'une part, mais n'appuient pas d'autre part les conclusions. Quand l'existence humaine tout entière et son sens sont en jeu, une démarche plus rigoureuse s'impose ou du moins des conclusions plus prudentes. Nous avons par ailleurs constamment trouvé des conclusions utiles mais qui dépassent considérablement la base de faits qui les supporte.

7. Qu'est-ce qu'une foi séculière ?

Arrivés ici (pp. 101-119), nous sommes déjà engagés très loin dans les options des auteurs. On pourrait a priori prévoir que cette description de la foi séculière s'écartera encore davantage. Cependant, la situation se présente de façon plus complexe. D'abord, nous rencontrons le langage de la foi. Cette section n'est pas originale, mais s'inspire de van Buren, qui, comme nous l'avons déjà remarqué, s'appuie, et assez rigoureusement, sur la philosophie du langage, spécialement sur la "Blik philosophy" de Hare (une langue sans analogie ne peut plus parler de Dieu).

Mais à partir de ce point, Lambert et Bouchard s'engagent dans une voie jusqu'ici imprévisible. Nous sommes relatifs, vivons le relatif et n'en sortons pas. Mais devant l'énigme de la vie, nous devons opter entre une aventure humaine pleine ou vide (p. 104); si nous optons pour le vide et l'absence de signification, nous optons pour l'in-

croyance; si au contraire nous choisissons de conférer à la vie un sens, nous avons la foi. À ce moment, on opte pour l'homme, pour "Dieu passé dans l'homme" (p. 108) et qui s'appelle maintenant l'homme tout simplement. En même temps, on refuse de considérer ce Dieu immanent comme une personne et on met entre parenthèses la vie éternelle, tout en admettant qu'"il nous apparaît que l'homme est, d'une façon impossible à définir, immortel" (p. 110). La conclusion sera que "la foi séculière, c'est donc la foi en l'homme, la prise au sérieux sans restriction de l'homme, de la cité, de l'histoire" (p. 112).

Nous retrouvons donc ici le besoin d'une foi. Mais ici encore nous sommes déçus de ne pas trouver de position claire. L'influence de van Buren et Hamilton se fait sentir d'une part, mais aussi celle de Altizer. Et il est impossible de dire si on a opté pour l'un ou pour l'autre. Si on a opté pour van Buren, la foi est purement foi en l'homme et on ne peut savoir si l'espérance en une immortalité est immortalité de l'espèce humaine ou de la personne. Si on a opté pour Altizer, nous sommes en plein modalisme, mais il demeure une réalité de Dieu. Et alors ce qui nous est présenté comme foi séculière, seule adaptée à l'homme moderne, est la foi du "troisième homme", celle que décrit le paragraphe 16 de la Constitution conciliaire sur l'Église, en parlant de ceux qui n'ont pas encore entendu le message de l'Évangile et "cherchent le Dieu inconnu... et s'efforcent de mener une voie droite".

Ceci a tout de même une valeur. Mais ce qui fait difficulté, c'est d'en faire une situation normale et même meilleure. Et il est dommage que les auteurs ne nous offrent pas ici une explication de la base philosophique sous-jacente à cette option; en fait, en comparant leur texte à ceux de Altizer et van Buren, on doit constater que cette base est dans Hegel (voir par exemple *Christian Atheism*, de Altizer, pp. 63-69 et 88-89), et plus spécialement dans sa *Phénoménologie de l'esprit*. Ici encore, il est dommage que Lambert et Bouchard importent des conclusions sans nous fournir la base qui, semble-t-il, les sous-tendrait.

Quand ils affirment ensuite (p. 112-119) que cette foi séculière est encore une foi chrétienne, et donc une foi en Jésus, ils nous offrent forcément un des plus faibles chapitres de leur livre. Ils tentent d'abord de montrer une sécularisation à l'œuvre déjà dans la Bible; en cela, ils ont raison, à la suite de Cox: l'Ancien Testament déjà élimine largement le mythe, ne l'utilisera qu'à l'état brisé ("broken myths", selon l'expression de John L. McKenzie). Ce qui est dommage, cependant, c'est qu'arrivés à Jésus (p. 115) la démythisation est appelée "confusion" ("cette confusion ou démythification s'accroît encore avec Jésus"). Si bien que la conclusion sera à la fois orientée correctement et arbitraire dans son extension. Après nous avoir raconté de nouveau, sans nouvel élément de preuve, comment l'Église primitive a remythifié Jésus en le déclarant Dieu, après avoir admis que certaines paroles de Jésus prêtaient flanc à cette tendance (p. 116), on dira:

"Ce qu'il y a de significatif pour l'homme séculier dans le christianisme, nous semble-t-il, c'est précisément sa démythi-

fication religieuse, son insistance à détourner l'homme de tout mythe, de toute religion et de toute théologie rassurante, pour le tourner vers une pauvreté, une disponibilité, une responsabilité humaine, une foi dans l'histoire et une qualité d'amour inconditionnels. C'est un rapatriement de Dieu dans l'action et l'histoire humaine, une foi dans le sérieux inépuisable de l'existence. A notre avis, ce sont ces aspects du christianisme qu'il faut retenir et laisser aller ce qui relève des schèmes primitifs ou impériaux dans lesquels est encore structuré le christianisme officiel. C'est ce que signifie une approche historique du christianisme" (p. 117).

Cette conclusion est parallèle à celle de van Buren. Dans van Buren elle est appuyée sur une philosophie, celle qui se refuse à trouver un langage sensé s'il ne s'applique pas à des objets immédiatement présents et observables dans notre expérience du monde. Chez Lambert et Bouchard, nous ne trouvons aucune justification autre que "nous semble-t-il" et "à notre avis". Dans une situation aussi vitale pour la structure de leur livre, il semble évident qu'on attendrait davantage. S'il faut faire un tri dans les données claires de l'Évangile, et même au niveau de ce que la recherche contemporaine considère comme venant directement de Jésus, il faut fournir des critères de choix et tenter de les justifier. Nous attendons cette justification d'ouvrages ultérieurs de Lambert et Bouchard.

Un paragraphe suit, concernant la Résurrection de Jésus (p. 118): "Nous ne voulons pas entrer dans les problèmes complexes que posent la Résurrection et quelques autres récits d'événements miraculeux de la vie de Jésus. Dans le contexte d'une réflexion aussi élargie que celle que nous avons adoptée, ce genre de problème nous semble beaucoup moins fondamental qu'il ne paraît aux hommes d'Église". Ici encore, on aimerait une pensée nette: quand on songe que la recherche actuelle la plus critique, même chez des historiens non-croyants, arrive jusqu'à l'historicité du tombeau vide (qui, bien sûr, n'est pas la même chose que l'affirmation de la résurrection de Jésus), et qu'on constate que de l'avis des meilleurs experts de l'analyse littéraire du Nouveau Testament, la référence à la résurrection fait partie de la plus ancienne couche de rédaction évangélique, celle des récits de la Passion, qu'elle a donc été présentée, et sous forme écrite, à des contemporains de Jésus et des apôtres sans susciter de polémique ni donner naissance au moindre culte d'un tombeau de Jésus qui contiendrait toujours son corps, alors on se met à regretter que Lambert et Bouchard, même dans un contexte de réflexion "élargie", négligent autant ce paragraphe. Car malgré l'élargissement de la réflexion, il s'agit toujours de deux choses vitales pour l'homme: d'abord, est-ce que l'homme est personnellement éternel en avant ou non? et ensuite, est-ce que Jésus est Dieu ou s'il n'est qu'un symbole humain chargé de sens?

Dans ce contexte, Jésus sera comparé à René Lévesque (p. 155); il y a là un aspect exact, et que sans doute René Lévesque ne désavouerait pas: le caractère messianique des deux existences comparées, la réponse à des espérances de l'homme. Mais le salut apporté se situe, dans les deux cas, à des niveaux différents. En fait, tout le problème s'est déjà joué lorsque dans le credo de la page 40 la divinité de Jésus a été mise de côté. Depuis

lors, nous évoluons à travers une anthropologie stimulante, mais partielle, dans laquelle la foi vécue des auteurs ramène occasionnellement des fragments authentiquement chrétiens.

8. L'Église séculière

Sur la base que nous venons d'examiner, nous entreprenons une critique de l'Église et une description de son avenir (pp. 123-172). La critique est centrée sur une notion connue: l'Église *impériale*. La notion est ancienne, mais elle est renouvelée ici par une observation aiguë de l'Église canadienne. Cette Église post-constantinienne a progressivement assumé les traits de l'empire romain, a souvent identifié inconsciemment sa hiérarchie à la communauté entière, s'est peu préoccupée du respect de la liberté, a parfois accumulé les devoirs et les obligations au-delà de ce que souhaitait Jésus. Il y a beaucoup à prendre dans cette image accentuée, dessinée d'une main où il y a peu de tendresse, et que ses auteurs appellent une caricature. Beaucoup des éléments qui rendent moins acceptable l'image du Christ dans l'Église de chez nous sont une fois de plus dévoilés; et nous saurons en faire notre profit.

Mais en même temps il faut bien constater que, sur la base déjà posée, où Jésus n'est plus celui pour qui le monde a été fait et par qui l'homme trouve son sens, il est impossible de rien reconstruire qui soit meilleur que cette structure si vulnérable à la critique. Beaucoup de traits de l'Église-forum qui est décrite seront chrétiens; mais ce n'est qu'accidentellement, surtout à travers la réintroduction non-logique d'éléments chrétiens conservés vitalement par les auteurs. Que cette Église-forum, sous une forme ou l'autre, soit viable, cela est possible (David Stanley montrait dans un récent article de *Catholic Biblical Quarterly* qu'une forte démocratisation des structures peut être supportée même par des textes de Paul), mais les traits qu'on lui attribue: plus préoccupée de l'homme que de Dieu, ne prétendant pas avoir réponse à tout, efficace, libre sur le plan moral, possédant une foi inductive et sans dogme, démocratique, accueillante à tous, anonyme, a-religieuse, tous ces traits ne pourront être chrétiennement qualifiés qu'une fois réintroduite la signification cosmique absolue de Jésus, homme et Dieu. Cette Église-forum des hommes responsables décrit certainement un aspect de l'Église qui est à se faire dans l'après-concile, qui sera de moins en moins impériale et de moins en moins "mère" au sens péjoratif que donnent constamment les deux auteurs à ce mot. Mais son rôle d'animation de la terre des hommes (ici Lambert et Bouchard citent avec bonheur l'épître à Diognète: *christiani anima mundi*, les chrétiens sont l'âme du monde) ne sera pas le fait de chrétiens sans credo, de chrétiens anonymes, ni de chrétiens sans culte, mais d'authentiques témoins du Christ qui acceptent que la foi soit coûteuse. Que la tolérance doive s'élargir considérablement, que le chrétien anonyme puisse plus qu'à présent se sentir chez soi dans l'Église, même s'il ne s'engage que minimalement et accueille une foi confidentielle qui ne lui coûte, vitalement, rien, que l'influence ou l'autorité du clergé et des religieux doive aller diminuant, tout cela me semble prévisible, normal

et fécond. Mais dans la complexité croissante de notre aventure d'hommes, il serait étonnant qu'une structure aussi falote que celle de l'Église-forum décrite ait des chances de s'établir, de survivre, et de servir l'homme.

Je ne crois pas nécessaire d'ajouter des réflexions sur le processus "pour éviter les massacres" (pp. 175-192), ni sur les quatre réformes urgentes proposées en conclusion (pp. 195-197). Beaucoup des observations faites ici sont justes et méritent toute l'attention des chrétiens, mais sont en même temps compromises par l'option faite auparavant contre la divinité de Jésus. Les quatre réformes immédiates proposées (1. suppression de l'obligation du célibat sacerdotal; 2. suppression du caractère obligatoire du culte dominical et autre; 3. suppression de la propriété ecclésiastique; 4. suppression des mesures de contrôle sur la doctrine, le mariage et les engagements par vœu) sont toutes certainement possibles (elles relèvent toutes de la discipline ecclésiastique), probablement souhaitables (à des degrés divers pour chacune) et se réaliseront dès que les chrétiens en forte majorité les désireront; je songe par exemple à des référendums de type suisse, où s'exprimerait vraiment la pensée du peuple de Dieu, après information et réflexion.

9. Conclusion

Nous avons constaté au cours de l'analyse une série de faits: l'ouvrage a le mérite de regrouper, et en français, une grande partie des réflexions des auteurs américains et anglais du groupe de la mort de Dieu. Il les isole malheureusement, dans la plupart des cas, de leur base philosophique et théologique plus profonde. Il a aussi le mérite de se fonder, pour poser ses questions, sur l'expérience concrète de la vie dans l'Église du Québec, et il apporte ici de très utiles réflexions, qui devront être entendues de tous.

Quand je regarde maintenant l'ensemble, j'avouerai qu'il m'apparaît comme une théologie pour un jeune adulte en bonne santé, relativement prospère. En d'autres termes, comme une théologie qui ne rend compte que d'une partie de l'expérience humaine, qui ne résiste pas au choc de la pauvreté, de la souffrance, de la vieillesse ni de la mort. L'espérance humaine au niveau de l'espèce n'est pas réconciliée avec l'espérance de la personne. Et donc une théologie comme celle de Lambert et Bouchard ne peut se tenir que dans le sillage du christianisme réel, tout comme l'unitarisme, qui est d'ailleurs la véritable classification technique de ce type de pensée. Car de plus elle réintroduit subrepticement les valeurs chrétiennes auparavant niées, mais dont le besoin est momentanément senti.

Je ne voudrais pas que les auteurs considèrent comme un reproche négatif, mais plutôt comme un éloge, la phrase qui me semble le mieux résumer mon jugement d'ensemble: *ils valent mieux que leurs idées*. Ou si l'on veut, ils vivent encore plus de christianisme que leur pensée claire n'en accepte.

Devant me classer moi-même dans la catégorie des "réformistes au diagnostic généreux", j'avoue être sympa-

thique à l'expérience des auteurs. Ce sont vraiment des hommes chrétiens de chez nous, qui ont beaucoup souffert et le disent; ils ont dû passer d'une théologie de manuels pré-conciliaires à la grande contestation des théologiens de la *Death of God Theology* et à la non moins grande contestation de la jeunesse canadienne-française en révo-

lution plus ou moins tranquille. Ceci est une expérience terrible, que tout théologien, même réformiste, ressent et doit respecter, même lorsqu'il doit se dissocier franchement d'une option qui tronque radicalement la signification de l'homme en abandonnant la réalité de Dieu et de l'Église en Jésus-Christ.

LE BILL 85 ET LE PROBLÈME DES LANGUES AU QUÉBEC

François GAUTHIER

LE PROBLÈME DES LANGUES AU QUÉBEC n'est pas nouveau. Un projet de loi récent, le bill 85, présenté par le gouvernement de l'Union Nationale, n'aura contribué qu'à le mettre encore un peu plus en lumière. Actuellement, on sait que le fameux bill 85 n'a pas encore été approuvé par la "nouvelle" Assemblée nationale du Québec. On sait aussi que la Commission Gendron est en train d'examiner plus à fond non seulement ce projet mais aussi le problème général des langues au Québec.

Le problème des langues au Québec est intéressant pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'on en parle déjà depuis plusieurs années; en second lieu, parce que la majorité des députés québécois, aussi bien ceux de l'Union Nationale que ceux du parti libéral, semblaient d'accord avec les principes contenus dans ce bill. Enfin, ce problème des langues du Québec intéresse parce qu'il concerne la qualité et la nature du développement futur du Québec. Examinons ces trois raisons qui font actuellement du problème des langues l'un des plus controversés.

Un vieux problème

Une langue se construit lentement. De plus, son rythme de développement dépend beaucoup, d'une part, du degré de son utilité à l'intérieur d'une société donnée, et, d'autre part, de la capacité de création de la société où elle est utilisée. Ainsi, la langue doit d'abord servir de moyen de compréhension et de communication entre les individus et entre les groupes. Ainsi, elle favorise la mobilité verticale, c'est-à-dire les possibilités de promotion au sein d'une société puisqu'elle constitue une sorte de dénominateur commun. En plus, une langue doit être un instrument de création et de pensée. Pour cela, il est essentiel non seulement que le désir et la capacité de création soient élevés mais aussi qu'il existe des facteurs suffisamment nombreux et importants pour qu'une langue donnée soit l'instru-

ment de cet effort créateur. En d'autres termes, il existe une sorte de causalité circulaire entre l'utilité d'une langue dans les divers domaines de l'activité humaine et son degré d'utilisation dans les domaines de la création, de la recherche et aussi dans les centres de décision importants qui orientent le devenir d'une société.

La coupure profonde et prolongée du Québec d'avec la France au cours des deux cents dernières années, la faible participation des Canadiens d'expression française au sein des centres de décision importants, surtout dans le domaine économique, le peu d'importance accordée à la recherche dans le passé, l'absence de motivations profondes qui auraient pu renforcer la langue française comme instrument de promotion sociale et économique, le fait de ne pas avoir toujours donné à l'enseignement une grande importance, tous ces éléments constituent quelques raisons parmi plusieurs autres par lesquelles on explique souvent l'état de la langue française dans notre milieu. Tous ces facteurs sont suffisamment sérieux pour qu'on ait pu parler dans certains milieux d'un état de crise de la langue française au Québec. Ainsi, en 1960, M. Paul-Gérin Lajoie, alors ministre du gouvernement québécois. Mais le problème de la langue n'a pas retenu seulement l'attention des hommes politiques. Beaucoup d'observateurs ont remarqué ou déclaré qu'il fallait faire quelque chose et que le gouvernement du Québec avait en ce domaine des capacités et surtout des responsabilités: représentant de la majorité au Québec, seul lieu au Canada où les Canadiens français constituent une société organisée et où ils peuvent raisonnablement utiliser leur langue quotidiennement, le gouvernement du Québec est censé établir des politiques et prendre des moyens susceptibles de corriger une situation que l'on trouve justement pitoyable. Lors d'une conférence prononcée en 1967 devant la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, le professeur Yaccarini mettait bien en lumière les responsabilités qui adviennent au gouvernement du Québec en raison du processus accéléré et semble-t-il inexorable de minorisation des Québécois d'expression française au Québec même:

NDLR. Sur ce délicat problème des langues au Québec, nous publions un premier point de vue: celui d'un économiste, professeur à la Faculté d'Administration de l'Université Laval. Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur le sujet.

Qui niera, par exemple, l'importance, la tragédie quotidienne du problème de la langue ! J'ai bien peur que sur ce problème l'on ne soit en présence de ce dilemme inexorable : ou bien on opte définitivement pour un unilinguisme continental nord-américain, c'est-à-dire un unilinguisme anglais, ou bien il faut admettre avec lucidité et fermeté non seulement le droit, mais l'obligation pour l'Etat québécois d'intervenir de toute urgence afin de rétablir, dans les principes et dans les faits, non seulement la priorité du français, mais son exclusivité à tous les échelons de la vie politique et surtout économique. Dans la situation dans laquelle nous vivons au Québec, et il faut le dire tout haut, la liberté linguistique que suppose le bilinguisme officiel est un leurre. La liberté n'a de sens que lorsqu'elle se manifeste dans un cadre d'égalité réelle. Inégalité et liberté ne peuvent aboutir qu'à la négation de cette dernière. La suprématie de fait de l'anglais au Québec, due surtout à l'origine des capitaux qui y sont investis, fait, comme personne ne l'ignore, qu'au sein de l'entreprise industrielle et commerciale, l'anglais est la langue principale de travail, le seul pôle d'attraction linguistique, non seulement pour l'étranger qui vient résider au Québec, mais aussi pour le Canadien français lui-même. Cette réalité tragique, qui n'est pas nouvelle au fond, n'émerge au niveau des inquiétudes collectives que depuis peu de temps. Ce qu'on appelle aujourd'hui le processus de minorisation du peuple canadien-français au Québec même est trop vrai et trop évident et je ne crois pas nécessaire de vous faire part des témoignages et des opinions des sociologues, des démographes et des statisticiens sur ce sujet. Il incombe à l'Etat québécois, puisque tout le monde admet qu'il est l'Etat et le gardien naturel de la nation canadienne-française et puisque la langue constitue un des principaux éléments constitutifs d'une civilisation et d'une culture, d'adopter sans tarder une politique à long terme à cet effet, une politique de salut public qui devrait, cela va de soi, tenir compte des délais de transition nécessaires.

Le fameux bill 85

Le bill 85 constituerait-il une réponse à l'attente des Québécois qui veulent que la situation et les conditions générales de la langue française s'améliorent au Québec ? Ce bill, on le sait, visait à garantir les droits de la minorité anglophone au Québec et, en particulier, à laisser aux parents la liberté de choisir la langue d'enseignement de leurs enfants.

Il suffit d'un minimum de bon sens pour comprendre que ce projet de loi n'aurait eu pour effet, à toute fin pratique, que de rendre légale une situation de fait, la possibilité qu'ont déjà les immigrants de s'intégrer et de s'assimiler au groupe anglophone, que de favoriser la minorisation progressive des Québécois d'expression française, et même l'établissement et la disparition des facteurs qui font du français, au Québec et surtout à Montréal, une langue de plus en plus folklorique.

Il est aisé de comprendre ce processus de minorisation. En effet, le pouvoir réside essentiellement dans la prise de décision; plus précisément, il appartient à ceux qui prennent des décisions aux centres importants de nos grandes institutions privées et publiques. Or, on sait presque intuitivement, par de nombreuses études déjà publiées (même par un communiqué de presse récent qui résumait une étude faite pour la Commission B.B.), que les Canadiens d'expression française sont pratiquement absents des centres de décision importants, aussi bien dans les grandes sociétés industrielles et commerciales qu'au sein de la fonction publique fédérale et des institutions fédérales qui s'y rattachent, comme la Banque du Canada, la Banque d'Exposition Industrielle, Polymer, etc. Le Canada est un

pays où domine une petite élite¹ essentiellement d'origine britannique; la mobilité verticale, disons la possibilité d'accéder aux postes clefs, est limitée pour ceux qui n'appartiennent pas déjà à cette élite. Ceci est également vrai même au Québec: la minorité numérique d'expression anglaise constitue la majorité véritable; pour s'en convaincre, il suffit de constater que l'Assemblée nationale cherche d'abord à protéger la minorité numérique.

Il n'est pas agréable d'émigrer. Il faut pour le faire de bonnes raisons. Et, d'une façon très générale, les immigrants choisissent un pays d'accueil en fonction des perspectives d'amélioration de leur bien-être matériel. Parce qu'ils n'ont pas la passion des langues, il va de soi qu'ils prennent les meilleurs moyens pour améliorer leur situation économique. Pour arriver à cette fin au Québec, ils s'intègrent naturellement et presque spontanément à la vraie majorité du Québec. En apprenant la langue anglaise, ils acquièrent un moyen de communication qui est en Amérique du Nord universellement compris et un moyen de promotion sociale et économique. Car ils viennent le plus souvent s'établir en Amérique du Nord et non au Québec; les divisions administratives et juridiques ne les intéressent pas, comme en témoigne le nombre considérable de nos immigrants qui vont s'établir aux États-Unis, là où les salaires, paraît-il, sont plus élevés qu'au Canada.

Si la région de Montréal était d'une importance secondaire au point de vue économique et au point de vue de la concentration de la population d'expression française du Québec, si le nombre d'immigrants y était faible, s'il n'existait pas de grandes inégalités dans le partage du pouvoir de décision, si la majorité des Québécois d'expression française était convaincue qu'elle doit viser à l'excellence dans l'utilisation de sa langue et si elle avait la motivation nécessaire pour utiliser cette langue dans tous les domaines de son activité, si, enfin, les Québécois d'expression anglaise apprenaient le français (en plus de leur langue), le problème des immigrants n'existerait pas et le bill 85 serait inutile. Mais aucune de ces conditions n'est réalisée. Dès lors, on conçoit que ce bill soit inacceptable et qu'il est indéfendable. En effet, les Québécois d'expression anglaise ne sont aucunement menacés par le français: n'ayant pas besoin du français pour gagner leur pain, ils pratiquent généralement un parfait unilinguisme anglais; d'autre part, les Québécois d'expression française doivent être bilingues, c'est-à-dire être en mesure pour se faire comprendre de parler anglais. Quant aux immigrants, ils font généralement comme la minorité d'expression anglaise.

Une politique rationnelle des langues

Nous nous limitons ici au territoire du Québec. En effet, le problème des langues au Canada est un faux problème; il n'existe que dans l'esprit de quelques politiciens qui refusent de voir les vrais problèmes d'une façon prospective, et chez les moins jeunes. Le Canada, il faut bien se rendre à l'évidence, est un pays d'expression

1. Voir par exemple: John Porter, "The Power Structure in Canadian Society", dans *Revue de l'Institut d'Administration du Canada*, vol. VI, no 2, (juin 1963), p. 140.

anglaise. Le fait français est essentiellement un fait régional, qui peut aisément échapper à l'attention d'un observateur quelque peu distrait qui viendrait au Canada et même à Montréal, comme beaucoup de visiteurs de l'Expo ont pu le constater. L'idée selon laquelle le Canada serait ou devrait être un pays bilingue et biculturel est affaire d'illusions et manque de réalisme. Il semble inutile de parler de changer une telle situation car elle ne peut être changée. C'est du moins ce qu'en pense l'économiste Pauline Jewett lorsqu'elle déclare, dans un langage trop savoureux, que les forces de la centralisation et des grandes entreprises militent contre l'épanouissement du français:

Quebec alone has continued to resist this gradual erosion of provincial powers. She has refused to rent her tax rights to Ottawa (although she now accepts equalization payments); she has refused until very recently to enter the Trans-Canada highway agreement; she has cautioned her universities against accepting federal grants (although she has now made arrangements for the province to do so); she has until very recently declined the attractions of federal hospital insurance. She feels that her whole culture would be dwarfed by an English-speaking majority, were she to succumb to the blandishments of Ottawa. Her fears are, no doubt, greatly exaggerated but there is substance to them all the same. Certainly the long-run trends on this continent are neither French nor Catholic. It is unlikely, however, that Quebec will long maintain her stand. The forces making for centralization — in public finance, in the growing interdependence of the economy, in the changing attitudes of big business are just too strong. Even the courts have been disposed, on the few occasions that they have been called upon, to view federal powers in a more favourable light. And it is entirely possible that they will continue to do so.²

Dans le même ordre d'idée, M. Bennett, premier ministre de la Colombie Britannique, un des rares chefs d'État canadiens à dire ce qu'il pense vraiment, déclarait récemment qu'il ne voulait pas, dans sa province de citoyens de deuxième ou de troisième classe, de minorités françaises ou d'autres types de minorités. M. Bennett a raison, tant il est évident que les citoyens de cette province n'ont besoin que de la langue anglaise pour s'épanouir pleinement dans ce milieu. D'ailleurs, les jeunes ne le contestent pas, comme en témoigne leur assimilation rapide dans cette province. À l'automne 1967, M. Bennett disait encore au sujet des Canadiens français du Québec: "Leurs hommes politiques provinciaux et fédéraux, leurs étudiants universitaires et leurs professeurs les ont trompés au sujet de leurs problèmes réels. S'ils veulent élever leur niveau de vie en Amérique du Nord, il faut qu'ils parlent anglais". Ainsi, selon ce dernier, il existerait une relation de cause à effet entre la langue, le niveau de vie et, implicitement, la possibilité de réussir matériellement, c'est-à-dire la possibilité d'accéder aux postes importants, aux postes bien rémunérés. En d'autres termes, la langue anglaise serait le moyen par excellence de s'ouvrir pleinement à la culture nord-américaine, et ainsi d'éviter la différenciation et, par conséquent, la discrimination et la violence, physiques ou morales. On peut deviner de tels propos réagir de diverses façons. Une chose est certaine: pour que les Canadiens français vivant hors du Québec

(Ontario, Italie, Californie) puissent s'épanouir pleinement, il est essentiel qu'ils possèdent parfaitement la langue du pays. D'ailleurs, pour les aider à s'épanouir pleinement, les gouvernements provinciaux, par exemple, ceux de l'Ontario et de la Colombie Britannique, prévoient à tous les niveaux de l'enseignement une formation en anglais. Une telle politique est normale et souhaitable parce qu'elle permet à tout citoyen d'être avec les autres sur un pied d'égalité: chacun a les moyens essentiels lui permettant d'avoir les mêmes possibilités fondamentales et chacun a le droit d'apprendre une ou plusieurs autres langues (le latin, le français, l'espagnol, etc.). Ce que M. Bennett ne voit pas, en raison sans doute de son éloignement du Québec, c'est que la même situation qu'en Colombie Britannique devrait exister au Québec: la majorité française du Québec devrait pouvoir se servir de sa langue dans tous les domaines et la minorité d'expression anglaise devrait apprendre le français.

Mais revenons au Québec où les conditions de vie ne sont pas franchement incompatibles avec la survie et le développement de la majorité d'expression française. Ici encore, mais beaucoup moins que dans les autres provinces, la langue anglaise est importante et il faudrait manquer de réalisme pour ne pas saisir qu'une bonne connaissance de cette langue est au Québec une nécessité. En effet, tout Québécois d'expression française qui aspire aux postes importants dans les grands centres de décision, aussi bien dans l'industrie privée que dans la fonction publique fédérale, devrait bien connaître la langue anglaise. Actuellement, un des problèmes fondamentaux des Québécois d'expression française est leur absentéisme des centres de décision importants. Deux cents ou trois cents ans ne semblent pas avoir été suffisants pour leur permettre de s'intégrer à ces grandes institutions modernes que sont les grandes entreprises industrielles et commerciales et les centres de décision fédéraux importants et bien rémunérés. D'après une enquête personnelle récente, environ 66 des 100 plus grandes entreprises canadiennes ont des installations manufacturières au Québec: les actifs de ces 100 géants excèdent dans chaque cas \$50 millions. L'existence de firmes de grande dimension, dont les activités sont réparties dans tout le Canada, qui sont souvent possédées et contrôlées par l'étranger (le plus souvent les États-Unis), qui sont souvent multinationales et font généralement partie d'une structure verticale, impliquent que notre jeunesse de maintenant et de demain devra connaître la langue anglaise si elle doit faire partie des états majors de ces grandes unités de production. Mais parce que la langue anglaise est un instrument essentiel à certains niveaux élevés dans les grandes organisations³, il ne s'ensuit pas, comme on est trop tenté de le faire, que la langue anglaise soit au Québec la clef de toute promotion

3. Soulignons que cela est également le cas dans presque tous les pays du monde dont le développement a été tributaire d'une façon importante d'importations de capitaux étrangers qui ont pris la forme d'une participation étrangère, par exemple, d'investissements directs. Faisons remarquer aussi que dans la plupart des pays la classe dirigeante connaît généralement une ou plusieurs langues étrangères non seulement parce que cela constitue un apport culturel mais aussi parce que cela lui est utile dans la pratique normale des affaires avec l'étranger.

2. Pauline Jewett, *Canadian Economic Policy*, The MacMillan Company of Canada, pp. 297-298, 1961, Pauline Jewett est l'auteur du chapitre 14 qui s'intitule "Political and Administrative Aspects of Policy Formation". Le livre a été édité par T. N. Brewis, H. E. English Anthony Scott et Pauline Jewett.

sociale et économique. En effet, même si de nombreuses entreprises ont été et sont encore irrespectueuses de nos caractéristiques propres, en particulier, de la langue de la majorité québécoise, il ne faut pas croire qu'une telle situation soit irréversible. Il n'y a pas de raison valable pour que les habitants du Québec ne puissent pas faire du français la langue d'usage dans le domaine des affaires. D'ailleurs, l'utilisation du français en ce domaine est la seule raison qui puisse m'inciter à penser que le français ne cessera pas de vivre au Québec éventuellement.

Pour intensifier la qualité de la langue française et pour permettre à tous les habitants du Québec de se comprendre ou tout au moins de communiquer entre eux, il n'y a pas de meilleur moyen que de leur enseigner une langue commune. Et la meilleure façon de faire connaître le français à tous les Québécois est de le leur *apprendre*. Cet apprentissage doit se faire à l'école. L'enseignement du français et surtout d'un bien meilleur français devrait être obligatoire dans toutes les institutions d'enseignement au Québec. Bien plus, le degré de connaissance de la langue française au Québec devrait être tel qu'un Canadien français puisse s'épanouir partout et dans tous les domaines avec sa langue. Dans un tel climat, le français serait une langue utile et, par conséquent, une langue d'usage. Elle serait aussi de meilleure qualité. De ce fait, la langue française pourrait être plus qu'un instrument de communication; elle pourrait être un instrument de création et de pensée.

Non seulement les Québécois d'expression anglaise devraient forcément apprendre le français pour mettre un terme à une situation franchement intolérable mais tous les immigrants devraient normalement et naturellement être intégrés au système d'enseignement de la majorité comme cela se fait partout dans le monde et même dans les neuf provinces anglaises du Canada. On admettra que de telles mesures concernent surtout la jeunesse actuelle: il serait trop coûteux, voire inutile, d'enseigner le français aux moins jeunes qui ont jusqu'à ce jour vécu dans le mépris de la majorité numérique. L'important, c'est que tous les enfants actuels et futurs du Québec puissent se comprendre.

Si l'on me demandait d'indiquer ce qui a le mieux caractérisé ou ce qui caractérise le plus actuellement les discussions qui ont trait aux problèmes du Québec dans le domaine des langues ou dans la plupart des autres domaines, je dirais que c'est l'incapacité apparente et parfois décourageante dont font preuve les élites québécoises, qui disposent d'un certain pouvoir de décision, à se mettre d'accord sur l'essentiel, sur les objectifs légitimes qu'une société comme la nôtre peut avoir comme n'importe quelle autre société et sur les moyens, mêmes impopulaires, nécessaires pour faire de cet essentiel une réalité. Après tout, les décisions qu'il faut prendre dans le domaine des langues au Québec ne requièrent aucun changement dans le degré de centralisation ou de décentralisation au Canada, aucune conférence fédérale-provinciale et aucun référendum, tant la chose est évidente.

LE BILL 56

selon leur conviction... ou selon leur état de fortune

Émile ROBICHAUD *

"La contradiction était autrefois la pire ennemie de la logique, elle est maintenant un principe de la logique du conditionnement — c'est la caricature grossière de la dialectique."

Herbert MARCUSE ¹

LE 17 DÉCEMBRE DERNIER, nos députés à l'Assemblée nationale ont adopté, avec la plus grande unanimité, le bill 56 ou loi de l'enseignement privé. Les maisons d'enseignement qui, depuis huit ans, incarnaient l'oppression bourgeoise et constituaient les châteaux forts de la réaction ont, par un savoureux retour des choses, repris leur cote originale à la bourse des valeurs québécoises. Nos députés se sont livrés à une surenchère d'éloges dithyrambiques à faire rougir le "ciel bleu" de Paul Mauriat.

Assaisonné de la "libre concurrence" si chère à une certaine conception socio-économique de la société que d'aucuns croyaient en perte de vitesse, l'éloge des collèges privés fait par des politiciens qui ont, par ailleurs, et avec la même unanimité, lancé l'école publique dans le marasme du gigantisme et, par là-même de l'inefficacité, nous offre le plus bel exemple de ce que Marcuse appelait "la caricature grossière de la dialectique".

Le fameux choix

Le bill 56 s'inspire d'un attendu du bill 60 qui rappelait le "droit des parents de choisir les institutions qui selon leur conviction assurent le mieux le respect des droits de leurs enfants" ². Intention fort louable, d'autant plus que, comme le soulignait le ministre de l'Éducation, "Il (le bill 56) permet en même temps au Québec de conserver un certain nombre de traditions auxquelles les Québécois tiennent" ³. Mais quels Québécois? Monsieur Lesage, pour sa part, "a approuvé sans réserve le principe de la loi qui, à ses yeux, apporte aux parents la garantie de pouvoir choisir pour leurs enfants les institutions qu'ils veulent, savoir celles du secteur public ou encore celles du secteur privé, les secondes, probablement et la plupart du temps, avec un léger supplément, qui lui semble raisonnable" ⁴.

* Directeur de l'école secondaire Sainte-Louise-de-Marillac (CECM) et co-auteur avec Gilles Laprade de *Adolescents en détresse*, Éditions du Jour, (Montréal 1968).

1. Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Les Éditions de Minuit (Paris, 1968), p. 114.

2. 2^e attendu de la loi instituant le ministère de l'Éducation, 12-13 Elisabeth II, bill 60.

3. *Le Devoir*, mercredi, 18 décembre 1968.

4. *Ibid.*

Le "léger supplément", si "léger" qu'il n'a même pas attiré l'attention des chroniqueurs de l'éducation, vient préciser et limiter singulièrement l'extension de ce que monsieur Cardinal a appelé "les Québécois" et monsieur Lesage "les parents".

Ces "Québécois" et ces "parents", ce seront des gens que la fortune a favorisés et que les hasards de la vie auront fait s'établir en des lieux privilégiés où survivent encore des collèges qui ont pu attendre la salvatrice loi-cadre.

Fait à remarquer, ces "Québécois", ces "parents" chanceux à qui la fortune (et le bill 56) apporteront la garantie de pouvoir choisir pour leurs enfants les institutions qu'ils veulent, se recrutent souvent parmi les plus acharnés défenseurs de "la démocratisation de l'enseignement". Esprits dichotomiques qui exaltent le gigantisme, la polyvalence à tout prix mais se gardent bien de servir la médecine qu'ils colportent à leurs propres enfants !

L'auteur de ces lignes, qui œuvre au secteur public depuis douze ans, a dû souventes fois, essayer le feu des batteries "démocratisantes" et ce pour la raison toute simple qu'il voulait (et veut encore) pour ses élèves ce qu'il souhaite donner à ses enfants. C'est ce qui lui faisait souhaiter, lors du dernier congrès de la Fédération des associations de parents de l'enseignement privé (FAPEP) que toutes les maisons privées disparaissent pour qu'enfin tous ceux qui préconisent des formules d'éducation inhumaines soient touchés dans leurs propres enfants et comprennent le drame de l'école publique, drame que Daujat décrit fort bien quand il écrit: "la grande maladie sociale d'aujourd'hui, c'est la substitution de l'administration aux communautés naturelles, le cancer de l'administration rongeur en parasite le tissu de la vie sociale"⁵. Marcuse pose d'ailleurs le même diagnostic: "La domination prend l'aspect d'une administration"⁶. Voilà le monstre, le cancer auquel tant de gens veulent soustraire leurs enfants, avec raison d'ailleurs. Mais pourquoi faut-il qu'au bout du compte ce soient encore les moins nantis qui fassent les frais de l'opération? Car si j'habite Outremont, je n'ai que l'embarras du choix entre Brébeuf, Stanislas, Notre-Dame et le collège de Montréal, mais si mes moyens financiers m'interdisent d'habiter "l'ouest", il ne me reste plus que l'école publique que des gens bien, de "l'ouest" ordinairement, ont voulu géante, fonctionnelle... mais pour les enfants des autres.

En résumé, et en bref, le jour où les gens bien consentiront à donner à mes élèves ce qu'ils donnent à leurs enfants je serai au paradis! Mais au rythme où vont les choses, je risque bien d'être au paradis (ou à l'autre extrémité) bien avant que ce miracle ne se produise et ce, pour une raison toute simple: le bill 56 permettra aux artisans du gigantisme et de tous les "ismes" d'échapper aux conséquences de leurs actes. Ils pourront, au petit

écran, à la radio, dans les pages des journaux et des revues, houspiller les "méchants réactionnaires" qui n'ont pas compris le sens profond de la réforme; leurs enfants seront à l'abri...

Une formule différente

Entendons-nous bien. Les défenseurs des collèges privés ne se recrutent pas tous parmi les "dichotomiques". Il s'en faut de beaucoup. Mais tous ont une préoccupation en commun: l'excellence, préoccupation qui est tout autant celle des professeurs que des parents. Dans une lettre au journal *La Presse*, des professeurs du collège de Lévis écrivaient: "Il faut croire que les professeurs ne sont pas les seuls à penser que les institutions privées ont encore une valeur d'excellence. En effet, il est assez significatif de constater quel choix font pour leurs propres enfants certains responsables de l'administration publique dans tous les domaines et même dans celui de l'éducation". Et ces professeurs ajoutaient: "Les témoignages recueillis des élèves nouvellement arrivés nous portent à croire qu'il n'existe pas "chez-nous" ce fameux problème de l'anonymat ou de "l'impersonnalisation" comme le déclarait un étudiant à la télévision récemment"⁷. Or il existe un lien étroit entre l'excellence et la personnalisation: c'est ce qu'ont compris les parents qui désirent voir leurs enfants fréquenter une maison d'éducation à mesure humaine. Cet argument toutefois a bien peu de poids dans une société de consommation qui exalte les "gadgets" et réussit à faire édifier par ses victimes leur propre instrument d'asservissement. Krishnamurti pose d'ailleurs bien clairement les conditions d'une authentique révolution:

Si les parents aiment vraiment leurs enfants, ils s'emploieront à obtenir une législation leur permettant de fonder de petites écoles ayant un personnel adéquat; et ils ne se laisseront pas décourager du fait que les petites écoles sont chères et les vrais éducateurs difficiles à trouver. Ils devront toutefois savoir d'avance qu'ils rencontreront une forte opposition provenant des puissances d'argent, des Etats et des Eglises, car de telles écoles ne manqueront pas d'être profondément révolutionnaires. La vraie révolution n'est pas de celles qui sont sanglantes: elle se produit par le développement de l'intégration et de l'intelligence en des individus qui, par leur vie même, produiront des changements radicaux dans la société.⁸

Telles sont, fondamentalement, les raisons qui poussent des parents à inscrire leurs enfants dans des collèges privés. Le milieu, l'atmosphère, bref la vie scolaire y est tellement plus attirante que l'anonymat des "usines fonctionnelles" qui s'érigent un peu partout.

Les collèges privés existent donc parce qu'ils présentent "une formule différente", une formule de rechange qui permet aux parents qui le désirent d'opter pour un milieu plus humain.

Mais alors, s'il s'agit d'un droit, si l'État désire défendre le "droit des parents de choisir les institutions qui, selon leur conviction, assurent le mieux le respect des droits de leurs enfants"⁹, pourquoi ce droit serait-il lié à l'état

7. *La Presse*, samedi, 7 décembre 1968.

8. Krishnamurti, *De l'Education*, Delachaux et Niestlé, (Neuchâtel, Suisse, 1965), pp. 85 et 86.

9. 2^e attendu de la loi instituant le ministère de l'Education, 12-13, Elisabeth II, bill 60.

5. Jean Daujat, *Le Christianisme et l'homme contemporain* (Mame, 1962), pp. 56 et 57.

6. Marcuse, *op. cit.*, p. 57.

de fortune des gens ? Serait-ce que l'argent seul permet de faire respecter ses convictions ?

Pour une authentique socialisation

L'État se doit d'assurer à tous les membres de la société l'exercice des droits fondamentaux. Or, en votant le bill 56, l'Assemblée nationale a reconnu le droit des parents au choix de la "formule" d'éducation de leurs enfants. Si l'État se contente maintenant de laisser jouer "la libre concurrence" et "la saine émulation entre les deux secteurs: privé et public" dont parlaient les honorables députés, nous vivrons en pleine société libérale. Quand monsieur Lesage dit: "Qu'il y ait entre les deux secteurs une certaine concurrence ne peut qu'être profitable"¹⁰, il omet de dire à qui.

Laisser agir les forces économiques, cela veut dire que les gens qui en ont déjà les moyens pourront, eux, exercer le fameux "droit" au choix. Ils pourront, eux, et ils seront les seuls, avoir la conviction que le collège privé, à effectifs limités, est plus intéressant que la grosse école polyvalente. Voilà, il me semble, une socialisation de l'enseignement bizarre, insensée, grotesque. Une socialisation authentique devrait corriger les inégalités écono-

10. *La Presse*, mercredi, 18 décembre 1968.



EXPORT "A" FILTRE
La Meilleure Cigarette au Canada
RÉGULIÈRES ET "KING"

miques et assurer à tous les membres de la société l'exercice d'un droit reconnu comme essentiel. Pourquoi les gens moins fortunés mais qui ont la conviction, eux aussi, qu'une maison d'éducation autre que l'école qu'on leur propose donnerait une meilleure formation à leurs enfants, ne pourraient-ils pas exercer le même droit que les gens plus en moyens ? Cela supposerait que l'État prenne sur lui de créer, là où elles n'existent pas, des maisons d'éducation qui viennent corriger le monolithisme qui est en train d'enfermer l'éducation nationale dans une camisole de force. Cela supposerait surtout que l'État conservât les maisons d'éducation valables qui existent déjà et qui ont fait leurs preuves. Je pense, entre autres, aux sections classiques publiques qui ont su, depuis près de quinze ans, créer une tradition, un milieu, des équipes.

Il est plutôt cocasse de constater que ces sections classiques publiques, créées pour corriger les inégalités sociales, sont les premières victimes d'une socialisation de l'enseignement qui assure, par ailleurs, le maintien des collèges privés dont les dites sections étaient le pendant "prolétarien" !

On objectera que le cours classique disparaît; mais il disparaît aussi des collèges privés ! Pourquoi alors conserver les collèges si les sections disparaissent ? Parce qu'ils ont des traditions de formation, des équipes, etc. ? Et les écoles publiques, croit-on que certaines n'en ont pas qui mériteraient d'être conservées et qui disparaîtraient, noyées dans le gigantisme, l'anonymat ?

Marcuse écrivait: "Elle (la culture) ne peut devenir démocratique qu'à travers l'abolition de la démocratie de masse, c'est-à-dire que lorsque la société sera parvenue à restaurer les prérogatives du privé en les accordant à tous et en les protégeant pour chacun"¹¹.

Socialiser l'éducation, c'est accorder à tous les membres de la société le droit de choisir pour leurs enfants une école qui soit un milieu de vie enrichissant. Or il semble bien que plusieurs membres de la société québécoise tiennent à voir leurs enfants fréquenter des maisons d'éducation autres que celles que leur offre le secteur public monolithique. Plusieurs membres qui se recrutent très souvent parmi les plus lucides, ce qui est bien, et parmi les mieux nantis, ce qui est moins bien. Car la lucidité n'est pas toujours attachée à l'état de fortune. À moins que l'on veuille nous prouver le contraire. Dans ce cas, il faut continuer le travail amorcé: le bill 56 aura prouvé une fois de plus que l'on ne prête qu'aux riches.

Au fait, il faudra bien aussi trouver un moyen quelconque de faire naître les enfants qui aiment vivre dans le calme et la chaleur humaine près d'un collège privé et dans une famille "bien".

Et dire qu'il s'en trouve encore pour craindre la socialisation !

11. Marcuse, *op. cit.*, p. 268.

UNE FÊTE MANQUÉE: L'OCCUPATION DU CEGEP

LÉON DEBIEN *

LE MOUVEMENT D'OCTOBRE dans les CEGEP a suscité de nombreux commentaires tant dans les journaux et les revues qu'à la radio et à la télévision. Ces commentaires ont témoigné de l'intérêt et quelquefois de l'inquiétude; ils ont essayé de dégager les lignes de force de la contestation étudiante, de les relier au mouvement mondial, d'en percevoir les particularités québécoises. Un problème mérite d'être étudié avec une attention plus grande, celui de la participation. Le désir de participation à une société qui ignore la jeunesse et la rejette est peut-être la cause majeure de tout ce mouvement. Dans une société dominée par la technique, l'homme risque de n'être qu'un numéro; dans des Régionales de plusieurs milliers d'étudiants, celui-ci n'est personne; dans un collège de 1200 étudiants, ce dernier ne veut pas répéter l'expérience antérieure, il ne veut plus être anonyme. La pseudo-libération que doit apporter le savoir ne conduirait-elle qu'à une aliénation plus grande? Le problème de la participation ne s'exprime pas d'abord par la manifestation du pouvoir étudiant, mais par un vouloir-vivre. Retrouver l'individu, la chaleur de petites communautés à taille humaine, telle est l'aspiration première des étudiants. Et cette aspiration ne pouvait se réaliser que par la participation à une fête qui donnerait à chacun le pouvoir d'être, de faire, de créer. Inventer la cérémonie créatrice qui redonnerait à la société la pureté de sa première jeunesse; aller vers les dieux, devenir même ces dieux; ne plus être un enfant, telle me semble être la signification de l'occupation des CEGEP.

Quelques faits

Mardi le 8 octobre, le Collège Lionel-Groulx est occupé. Les étudiants n'ont pas choisi la grève; ils ont choisi de mettre les administrateurs

dehors en se barricadant dans leur collège

... en prenant possession de la belle cabane par la force, les étudiants bousculent tout et font fi du système social et du statut que ce système leur donne. Bref ils basculent (de battre et cul cf. Larousse) non seulement les administrateurs mais aussi le gouvernement, les idées reçues de papa, la tradition, la matraque, la loi qui bâillonne... et ipso facto la vieille marde. Il y a là l'esquisse du premier projet révolutionnaire: DETRUIRE L'ORDRE ETABLI ET PRENDRE LE POUVOIR.¹

Vendredi le 18 octobre, l'assemblée générale des étudiants vote la fin de l'occupation physique du collège pour une occupation permanente. Le même soir, je me rends au collège pour la première fois depuis dix jours. J'y entre d'ailleurs avec une certaine appréhension.

Quelques étudiants en sortent, portant sac de couchage sous le bras. Ils me saluent. Ils semblent fatigués, mais heureux. Le vaste corridor de l'administration est vide. Le bureau du directeur général ouvert. Il n'y a personne. Dans le salon adjacent, il y a beaucoup d'animation. Mon bureau est vide lui aussi. Tout est en ordre, sauf pour une disposition différente des meubles. Dans les bureaux voisins, l'ordre est bon, mais il est habité par l'entrelacement de nombreux fils qui serpentent et vont se perdrent dans le corridor et par l'accumulation de documents sur quelques tables. Aux murs, plusieurs affiches percutantes. Deux étudiants travaillent dans le secrétariat pédagogique. Je cause avec eux et j'apprends qu'ils sont intégrationnistes. Très peu longtemps, car on vient me chercher. Déjà on sait que je suis dans le collège. On m'invite à la salle du conseil où un groupe de parents et d'étudiants réunis désire ma présence. On m'accueille avec une certaine chaleur et un peu de curiosité. Je serre quelques mains, très peu. La discussion continue. Le sujet: la formation d'une association de parents. Le groupe est animé par un étudiant. On discute lon-

guement des buts de l'association, de sa composition, de la date de la prochaine réunion. J'écoute, apporte quelques précisions. Pas plus. Je suis un membre du groupe, de cet atelier de travail. Le dernier. Après une heure, le groupe se sépare. Les parents quittent, les étudiants de même, sauf quelques-uns. Je reste avec eux et passe dans le bureau du directeur général.

Ils sont six ou sept. On cause. Ils parlent beaucoup. Quelle volubilité! Ils disent leur aventure, ces jours qu'ils viennent de vivre. Dans leurs voix, une chaleur, une intensité, une sincérité. Pour la première fois depuis trois, quatre ou cinq ans, ces étudiants se sont sentis chez eux dans un collège. Pour la première fois, ils ont vécu avec des camarades, ils ont senti le coup de coude dans les côtes et la main amicale sur l'épaule. Pour la première fois, ils ont vécu avec un nom et non plus un numéro. Ils n'étaient plus personne. Je participais maintenant à leur joie et aussi à leur angoisse. Quelques-uns enthousiastes comptaient poursuivre cette aventure humaine, cette fête, cette expérience communautaire; d'autres plus pessimistes, se sentaient las, inquiets de l'avenir. Je pose quelques questions, très peu, afin de ne pas briser la communication. Pendant la conversation quatre étudiants entrent, s'installent au bureau du directeur et commencent une partie de cartes. Il est près d'une heure.

Quelques-uns parlent d'aller dormir. Mais avant de se quitter, on m'invite à assister à leur "prière du soir". En quelques secondes, tout est prêt. Un étudiant portant une longue croix noire clamant "Pouvoir étudiant" arrive, suivi de deux acolytes. La prière débute.

"Monsieur Cardinal qui êtes au Ministère
Que votre nom soit massacré
Que votre règne finisse... etc."
Je crois en l'éducation, mais pas
[en Cardinal
Impuissant créateur des troubles
[sur cette terre
... etc."

* Directeur des Services pédagogiques au CEGEP Lionel-Groulx.

1. *Le Thérésien*, 16 décembre 1968, p. 2.

Durant cette scène, je me sens quelque peu mal à l'aise, surtout lorsqu'ils parodient les directeurs du collège. Mais chez eux, aucun respect humain. Au contraire, encore là, une chaleur, une sincérité, une certaine foi. Puis vient le chant révolutionnaire. Un chant vibrant. Ils sont debout. Hors du monde.

La prière terminée, on se quitte. On n'a pas parlé du retour au collège, de la reprise des cours. Rien de cela. Le quotidien a été ignoré. Ils ont parlé de leur vie, de leur aventure, de leur action. De leur foi. Dans ce groupe d'étudiants, il n'y avait aucun "leader" reconnu de la contestation. C'étaient des étudiants qui avaient été anonymes, avec qui je n'avais jamais causé; c'étaient des étudiants transformés par une aventure et une vie communautaire; des étudiants qui avaient connu la grande fête, celle de la naissance.

Dans ce collège qui avait connu l'occupation, tout était changé, maintenant. Ce n'était plus un collège anonyme, froid, où les voix se perdent dans les longs corridors. Le désordre des chaises et des tables dans l'entrée centrale, l'éparpillement des papiers froissés, lui enlevaient son air austère. Il avait une personnalité, un peu gavroche, il est vrai. La vie collective fait fi d'un corridor impeccable et de l'ordre des chaises. C'était un collège épuisé par la fête.

La fête

Pendant plus de dix jours, ces étudiants venaient de vivre pour la première fois une expérience communautaire unique, une fête dont ils se souviendraient. Ces dix jours d'occupation avaient été une grande fête collective permettant tous les excès libérateurs. L'étudiant passif et distrait, l'étudiant ignoré et perdu, l'étudiant incompris et dominé était devenu un directeur, un animateur, un participant. L'opprimé était devenu seigneur; l'esclave, roi. Pendant dix jours, ils avaient été des dieux. Ils n'avaient pas été obligés à la rentabilité, ni à l'efficacité, ni à la productivité. Ils avaient vécu hors du temps et du quotidien, dans un autre monde, soutenus et transformés par une force inconnue.

Cette nouvelle vie tranchait par son paroxysme sur les soucis de la vie

quotidienne. Ils pouvaient, enfin, parler, dire, exprimer ce qu'ils pensaient, avoir des camarades pour les écouter; ils pouvaient, enfin, administrer, distribuer des repas à prix minimes, manger à satiété. Ils possédaient, enfin, les pouvoirs de cette société. Et les chaises pivotantes des directeurs tournaient, les machines à imprimer claquaient, la centrale téléphonique ne déroutait pas: Québec, Montréal, Jonquière, Chicoutimi recevaient leurs messages. Et les journalistes avec leur micro et leur caméra étaient là, à cette fête. Toutes ces manchettes dans les journaux, ces colonnes à la une, ces instantanés.

Derrière ces masques carnavalesques, on pouvait reconnaître ces dieux modernes. Le cuisinier était prodigue; le directeur affairé, col échancré, ingurgitait café et sandwich; le secrétaire posait ses pieds sur le bureau et ses jambes en V clamaient victoire. D'autres personnages maniaient leur walkie-talkie, se cachaient derrière d'immenses écouteurs, distribuaient une quantité inépuisable d'imprimés. Ces ateliers de travail parmi les mégots de cigarettes; ces longs palabres, la nuit; ce sommeil inconfortable dans un sac de couchage; mais cette joie, ce bonheur nouveau. Joie et bonheur d'avoir levé les interdits, d'avoir rejeté le quotidien. Et à la place des règles habituelles, cette nouvelle discipline assurée par d'autres personnages: des brigadiers aux brassards rouges. Vivre une fois dans sa vie ce "Je est un autre".

Et, devant cette fête, ces spectateurs envieux. Que ne pussent-ils, eux aussi, revêtir ces masques carnavalesques, vivre leur jeunesse, hurler leur angoisse? Ils assistaient à la fête, s'exclamaient devant la beauté des costumes, disaient leur admiration, sans comprendre qu'ils étaient parodiés.

De l'impossibilité de la véritable fête

Dans son ouvrage *L'Homme et le Sacré*, Roger Caillois écrit:

Si la fête permet un exutoire aux contraintes quotidiennes et à l'agressivité, elle peut aussi jouer un rôle de stabilisateur. Elle ouvre alors la porte du monde des dieux, permet la métamorphose, provoque la régénération.

Dans notre société moderne, le gigantisme des cités et des institutions, la présence continuelle d'événements dramatiques qui bouleversent le monde empêchent l'existence de véritables fêtes. La fête menace de manquer³. Il n'existe plus aujourd'hui de cérémonies, de fêtes où la jeunesse est conviée, où la jeunesse est célébrée. Au contraire, on utilise la jeunesse, on en profite. Laisse à elle-même, celle-ci tente de s'organiser, de redonner un sens à sa force, de sacraliser son groupe. La nécessité de la technique et de la socialisation a négligé l'intériorité de la personne. L'étudiant ne se retrouve plus au collège d'unité sociale; ni dans sa classe de groupe communautaire.

Quand les adultes ne peuvent inventer de véritables fêtes qui permettent créativité et expression de soi, les jeunes le font avec tous les dangers que cela comporte. Ce danger consiste à vivre une vie communautaire fermée, alors qu'elle devrait être ouverte. Lorsqu'un groupe non structuré vit l'intensité d'une vie communautaire, limitée par le temps, lorsque ce groupe manifeste par une action irrémédiable un vouloir-vivre, ce groupe risque une fixation émotive trop grande qui le handicapera davantage lors du retour au quotidien. Les nombreuses défections, les crises dépressives, les départs du collège sont les principaux exemples. Après une fête, un groupe qui ne peut plus se redéfinir est condamné à l'assèchement ou au suicide éclatant. Solidarité ne veut pas dire confusion.

Aussi, à Lionel-Groulx, le désarroi s'est installé chez les contestataires à la fin de l'occupation:

A la vie régulière, occupée aux travaux quotidiens, paisible, prise dans un système d'interdits, toute de précautions, où la maxime *quieta non movere* maintient l'ordre du monde, s'oppose l'effervescence de la fête.²

Le groupe de contestataires a été frappé d'un dur sentiment de frustration et de dépossession.

Après avoir détenu le pouvoir total, il se découvrait complètement démuné. Après avoir créé un monde parallèle, il se faisait ravalé par le monde dont il s'était dissocié. C'est ici que l'on voit jusqu'à quel point l'occupation avait été pour ce groupe le moyen de vivre une expérience communautaire, et non pas un moyen de rejoindre la masse des désengagés ou un moyen de pression sur le ministère. Car le 22 octobre, il ne percevait pas la fin de l'occupation comme l'avènement d'une nouvelle situation, d'un nouveau type de rapports entre lui et les

groupes extérieurs (étudiants, ministère, administration). Il la ressent brutalement comme une entrave à son propre épanouissement, comme une injustice. Il a le sentiment de s'être fait rouler.⁴

Dorénavant, ce groupe d'étudiants vivra dans le souvenir de cette fête qui leur a procuré un temps d'émotions intense. Temps chrysalidaire. Il vivra aussi dans l'expectative d'une autre fête. Dans cette attente, le groupe manifestera son vouloir-vivre par des chants, des parades, du chahut, espérant trouver dans la répétition et la reprise d'actes fériés une garantie du lendemain qu'il chante. Telle que vécue, l'occupation a été une impasse. En occupant le collège, les étudiants ont voulu poser un acte révolutionnaire, ce fut un acte manqué et un mimétisme de la révolution culturelle chinoise ou castriste.

La révolution n'est pas une fête

On a beaucoup parlé du mouvement de contestation comme d'un mouve-

2. Coll. "Idées", p. 123.

3. Voir *L'Express*, 30 déc. 1968, p. 31-33.

4. *Le Thérésien*, 16 déc., p. 4.

ment révolutionnaire. Dans le premier texte cité plus haut, on dit que l'occupation était "l'esquisse du premier projet révolutionnaire". On a aussi souvent fait mention de l'influence de Mao et de sa révolution chinoise, de celle de Castro ou de Guevara. L'influence est certaine. Cependant, les révolutions dirigées et animées par ces hommes sont de véritables révolutions. Elles ne sont pas des fêtes grotesques. Elles se sont accomplies et continuent de se faire dans l'austérité.

Le 2 janvier de cette année, le peuple cubain a fêté le dixième anniversaire de la révolution dans la plus grande austérité. Dans son discours, Castro a dit que la révolution ne permet aucun gaspillage, aucun excès:

En ces dix ans, nous n'avons pas obtenu notre diplôme de fin d'études révolutionnaires. Seulement celui de l'enseignement primaire. Nous entrons maintenant dans l'enseignement secondaire, et dix nouvelles années ont commencé. Nous n'avons pas voulu gaspiller un seul litre d'essence, ni une seule minute de travail.⁵

5. *La Presse*, 3 janvier 1969, p. 35.

La révolution est exigeante. Il aura fallu à Mao entreprendre une longue marche dans la montagne et combattre durant vingt-deux ans, avant de fonder la République chinoise. Et cette fameuse "révolution culturelle", comme on la désigne en Occident, ne serait-elle pas une grande fête inventée par Mao pour éviter l'usure de la Révolution et redonner à la Chine un nouvel essor? En inventant cette fête hors du temps, en permettant les excès et la violence, Mao savait que, de l'explosion et de l'épuisement de cette jeunesse, naîtrait une vigueur nouvelle. De cette génération d'adolescents, il voulait une nouvelle promotion d'hommes, prêts au travail. Les usines et les champs attendaient. Il n'avait qu'à fermer les universités. Au Québec, les usines et les champs sont repus; seules les autoroutes attendent.

L'occupation des collèges a voulu jouer la mort du soleil qui giclait rouge sur les feuilles d'octobre. Ce fut une fête manquée car cette quinzaine a vu, à chaque aube, le soleil éclater.

LA VIE DE L'ÉGLISE

CONVERSATIONS ENTRE CATHOLIQUES ET ANGLICANS

Joseph LEDIT, S.J.

APRÈS LA VISITE de l'archevêque de Canterbury au pape Paul VI, en mars 1966, il se forma une commission composée de 12 catholiques et de 12 anglicans — cinq évêques et sept théologiens de chaque côté, qui tinrent leurs sessions conjointes à Gaz-zada (9-13 janvier 1967), Huntercombe (31 août - 4 septembre 1967) et Malte (30 décembre 1967 - 3 janvier 1968). Après la troisième session, les membres remirent leur *Malta report* (2 janvier 1968) qui soulignait les différences qui existaient depuis le 16^e siècle, les points communs, et suggérait la voie pour arriver à une unité plus profonde. Le 10 juin 1968, au nom de Paul VI, le Secrétariat pour l'Unité écrivit au Dr Ramsey, juste avant la conférence de Lambeth. Une lecture attentive de la lettre du cardinal

Bea et du rapport conjoint montre que le Saint-Siège a accepté beaucoup de points de ce dernier, mais que pour certains autres, les choses ne semblaient pas être suffisamment mûries. Par exemple:

D'autres recommandations pratiques, néanmoins, comme des accords pour l'usage commun ensemble (*joint use*) des églises, des accords pour partager des moyens d'éducation théologique et un échange temporaire d'étudiants exigent une étude ultérieure et surtout la consultation d'autorités responsables (les conférences épiscopales et l'autorité compétente à Rome.)

Et le cardinal Bea d'énumérer les points acquis et ceux qui restent encore à étudier.

Voici un autre important paragraphe:

En ce qui a trait à la publication du rapport de Malte, nous sommes d'avis qu'il vaut mieux ne pas donner ce rapport à la

presse pour publication. Quelques-unes des phrases ne semblent pas formulées avec assez de clarté et d'exactitude. La publication dans la presse risquerait de créer l'impression que le rapport n'est pas seulement celui d'une commission préparatoire, mais donnerait aux évêques l'impression que le rapport a été déjà approuvé dans tous ses détails par les autorités compétentes et qu'il leur est communiqué pour être mis à exécution. En fait, nous en sommes encore au stade d'études et nous préférons attendre des développements qui viendront après une étude attentive et l'approbation des autorités officielles des deux côtés. Bien sûr, nous n'avons pas l'intention d'empêcher Votre Grâce de communiquer le contenu de ce rapport aux membres de la Conférence de Lambeth si vous pensez que la chose est opportune afin d'avoir leur réaction, leurs idées sur la continuation du dialogue et leur coopération.

La lettre du Secrétariat était signée par Mgr Willebrands et le cardinal Bea.

Le cardinal Bea mourut le 16 novembre 1968.

Le *Tablet* de Londres décida de publier la lettre du Secrétariat pour l'Unité et le rapport de Malte dans son numéro du 30 novembre 1968. Dans le même numéro, parut un éditorial intitulé *The road to unity* dans lequel il justifie son indiscrétion. Il blâme d'abord la Curie romaine (en l'espèce, il s'agit du Pape, du cardinal Bea et de Mgr Willebrands) d'avoir empêché jusqu'ici la publication du document à cause du *still largely feudal and authoritarian temper of the Roman Curia* (tempérament encore largement féodal et autoritaire de la Curie romaine). Ce document, nous dit le rédacteur en chef, est tombé dans les mains d'autres journaux qu'il ne nomme pas et le *Daily Express* du 22 novembre en aurait donné des extraits qui ne lui rendent pas justice. À deux reprises, il nous dit que la commission ne représente que les espoirs des individus qui la composent, et que ces individus sont des représentants responsables de leurs Églises respectives.

Il pense que les négociations devraient être toujours publiques; l'unité chrétienne, dit-il, est chose trop sérieuse pour être laissée aux seuls théologiens; s'il faut attendre jusqu'à ce que des négociateurs arrivent à une formule d'accord qui sera ensuite présentée aux fidèles, on risque d'attendre longtemps; il présente ensuite son propre programme. Il veut manifester au monde l'union primitive de l'âge apostolique; alors les théologiens finiront par rejoindre la pensée de l'Église, qui est *the temper of the People of God*. Or ça, c'est intraduisible car on ne conçoit pas qu'un peuple de Dieu agisse avec son *temper*. Il doit vivre et agir avec foi.

Deux évêques écrivirent au *Tablet* pour dire qu'ils n'aimaient pas cette publication. Mgr B. C. Butler, auxiliaire de Westminster et membre de la commission, pense qu'il y a des situations où il est préférable qu'on puisse travailler sans qu'on ait à le proclamer à tout le monde. Il était plutôt fier du rapport et il avait hâte à la publication, mais il lui semblait que cette décision appartenait au Pape et à l'archevêque de Canterbury.

L'archevêque de Cardiff, Mgr John A. Murphy, n'appartenait pas au comité, mais il avait été président d'une réunion semblable avec le Conseil Méthodiste mondial. Il exonère d'abord

le rédacteur du *Tablet* d'avoir suivi le slogan irresponsable *publish and be damned*. Il pense plutôt que sa publication est due au fait qu'un autre journaliste ayant fait une gaffe, tout le monde se précipite pour en faire autant. Il estime qu'il est important, pour des théologiens et évêques autorisés de travailler en toute liberté et pense que des *scoops* de journalisme peuvent faire du tort à cette amitié nouvelle qui est si consolante dans les réunions interconfessionnelles.

Il n'est pas nécessaire d'examiner le nouvel éditorial paru en réponse à NN. SS. Murphy et Butler. Le document du cardinal Bea fut distribué aux évêques anglicans de la Conférence de Lambeth ((ils étaient plus de 500) et, sans doute, aux observateurs catholiques qui s'y trouvaient; aucun de ces prélats ne contraria le désir du Secrétariat pour l'Unité. Il y a là une leçon d'autodiscipline qui peut être utile. Il paraît plus important d'essayer de dégager la notion de Peuple de Dieu et de tirer quelques leçons.

Le Peuple de Dieu n'est évidemment pas une cohue, organisée suivant les idées sociologiques ou autres de qui exerce l'influence la plus bruyante. Dans le désert, Dieu conduisait un peuple uni par la main de Moïse et d'Aaron. Les châtiments réservés à ceux qui brisaient l'unité du Peuple de Dieu étaient terribles. Aujourd'hui, le Peuple de Dieu est conduit par la main du Pape qui, de son côté, a de très lourdes responsabilités, mais il doit rendre ses comptes à Dieu et nous devons l'aider dans sa tâche, non entraver son action.

L'œcuménisme, décrété par Vatican II, le 21 novembre 1964, a de nombreuses modalités; il y a l'action des commissions conjointes qui font dans l'ombre et le recueillement un excellent travail; la charité locale de gens qui s'entraident, et de grands mouvements comme le congrès d'Upsal (4-19 juillet 1968), sur lequel nous avons eu de bons articles dans les périodiques (notamment dans le *Tablet* des 13 et 27 juillet) et le journal d'Annie Perchenet (Desclée, 1968). Il y eut toute espèce de choses au congrès d'Upsal dont une présence assez vigoureuse de jeunes et moins jeunes contestataires; les plus loquaces furent conduits au poste. Ne nous en étonnons pas trop car il se trouvera toujours du monde

pour essayer de s'emparer des organisations créées par autrui. Les catholiques eurent quinze observateurs nommés par le Secrétariat pour l'Unité et cette représentation fut aussi cosmopolite que distinguée. À côté de Vanistendael, qu'on connaît bien au Canada, il y eut notre Père Tillard, O.P., ce magnifique vétéran de Vittorio Veronese, et le président de Pax Romana, M. Joseph Yakubu, qui est une personnalité internationale très connue (il est lui-même du Ghana). Deux orateurs firent une très forte impression: le P. Roberto Tucci, S.J. présenta une conférence qui fut une des sensations du congrès, et Lady Jackson (Barbara Ward) parla des Nations riches et des Nations pauvres avec la compétence qu'on lui connaît. Les orthodoxes y furent universellement représentés. Toutes ces présences entraînent évidemment des problèmes. J'aimerais attirer l'attention sur deux aspects de cette question.

Les membres du Conseil mondial des Églises, les Protestants, etc. ne s'intéressent pas beaucoup à des catholiques qui diluent leur religion afin de la rendre plus acceptable, parce qu'ils savent que ces gens-là ne représentent qu'eux-mêmes. Ils veulent collaborer avec une Église catholique qui soit vraiment elle-même, conduite par le Pape et ses services, qui, eux-mêmes, cherchent la volonté divine dans la prière et la méditation. Pour un catholique la première condition pour travailler à l'œcuménisme de façon efficace, c'est d'être un bon catholique.

Il y a des gens qui ont des désirs personnels et manœuvrent pour les imposer. Cette phrase d'Annie Perchenet m'a intrigué: "La plupart des catholiques présents avaient dû jouer des coudes pour être là, je veux dire saisir l'occasion, la bonne, l'emportant parfois sur un ami malchanceux" (181). Sans doute le Saint-Esprit peut se servir de ces opportunistes, mais leur action est sujette à caution. Les catholiques et les anglicans, dûment mandatés, nous laissèrent une quadruple consigne: l'urgence d'accomplir la volonté de Dieu, pénitence pour avoir laissé les divisions se maintenir, actions de grâces pour les résultats déjà acquis, décision d'aller jusqu'au bout dans la recherche et l'accomplissement de la Volonté divine.

Ponctuation — 2

Joseph D'ANJOU, S.J.

Le point simple. — “En toute chose, il faut considérer la fin”, suggère le bonhomme La Fontaine, philosophant à la manière d'Aristote et de saint Thomas, comme M. Jourdain faisait de la prose: sans le savoir ou le vouloir. On commence toujours par le point final quand on parle de ponctuation. Voyez les dictionnaires et les grammaires. En réalité, il n'y a pas un, mais des points. Et l'on ne saurait traiter chacun de final. Certains, qu'on appelle d'exclamation, d'interrogation, de suspension, ne terminent pas toujours une phrase.

Au point final lui-même on donne plusieurs sens, l'un figuré, les autres propres. Pour clore une discussion verbale, l'interlocuteur las d'ergoter ajoutera à l'argument qu'il croit décisif ou veut sans riposte: “Point”, ou, afin d'insister davantage: “Point final.” Les Anglais se contentent de dire: “Period.” Inutile, alors, de rétorquer, tranche la personne qui recourt ainsi au point final.

Mais au sens propre, le point final et simple désigne, dans l'écriture, imprimée ou non, plusieurs sortes de fins: celles d'un ouvrage, d'une dictée donnée à des élèves ou à une sténographe, d'une phrase dans laquelle se trouvent divers points, soit un point-virgule ou deux points, des points de suspension, d'interrogation ou d'exclamation.

L'usage du point simple, distinct des autres qui peuvent se placer au bout d'une phrase, ne pose guère de difficulté. Il laisse même une bonne marge à la fantaisie. On l'utilise d'ordinaire après le dernier mot des phrases qu'on juge complètes: phrases banales (quant à leur construction) ou complexes (si elles comptent un ou plusieurs signes de ponctuation).

Exemples de phrases simples.

Paul a vendu sa maison. L'acheteur a versé comptant la somme de quinze mille dollars. Mais il ne pourra jouir de sa nouvelle propriété s'il ne répare d'abord la partie de la toiture que la foudre a endommagée.

Exemples de phrases complexes.

Avant la création de l'homme, vivaient sur la terre, depuis cent, mille ou dix mille siècles, végétaux et animaux de toute espèce.

— Qu'as-tu décidé? demanda Pierre, inquiet des sentiments de sa fiancée.

Elle ne voulut pas répondre immédiatement; son front barré, son regard fuyant trahissaient de l'angoisse; elle tapota nerveusement le livre resté ouvert sur la table du salon.

— Quoi! tu voudrais partir? interrogea-t-il avec un accent d'épouvante.

Nombre d'écrivains mettent souvent un point, pour eux final, après un ou quelques mots qui ne forment pas une phrase complète. Procédé de style par lequel ils visent à obtenir un effet ou à traduire une insistance, la confirmation de ce qui précède dans leur texte. Au théâtre, il ne s'agit même pas de procédé; le dialogue naturel se déroule de cette manière: par monosyllabes ou par répliques syncopées, dont l'auditeur perçoit les sous-entendus grâce à la mimique ou aux gestes de l'acteur. Dans tous les romans, on peut lire des dialogues comme celui-ci:

— Tu viens? demanda René.

— Non.

— Qu'est-ce qui te prend?

— Rien.

— Il y a quelqu'un dans le groupe dont la présence te déplaît, je parie. Thérèse haussa les épaules et soupira.

— Dis. Je verrai si nous pouvons arranger les choses.

— Bernard.

— Bernard? Je vous croyais très liés tous les deux.

Il n'y a là aucun procédé, au sens péjoratif du mot. Hors du dialogue, le procédé apparaîtrait évident si un auteur abusait de la même écriture elliptique ou heurtée. Exemple.

Il connaissait la route. Sa Cadillac, suffisamment rodée, Paul la maîtrisait comme une bicyclette. Même à une vitesse de cent milles à l'heure, il ne craint rien.

Rien.

Mais Jacqueline, elle, ne cesse de trembler. D'affolement.

Orthographe et ponctuation. — Il y a des cas où le point simple concerne l'orthographe, non la ponctuation. Sigles et abréviations ressortissent à l'orthographe. Mettre ou omettre un point simple après une signature peut intéresser orthographe et ponctuation.

Dans *Au service de nos écrivains*, le P. Poirier signale et propose la plupart des abréviations d'usage courant. M. Dagenais, dans son *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, s'occupe des sigles et des abrégés.

viations. En observant leurs directives, on a chance de ne pas fauter. Je note ici quelques détails seulement, parce que trop de gens les négligent ou les oublient. De plus, les Anglais ont leurs habitudes; elles diffèrent souvent des nôtres; il nous arrive de les imiter incongrûment.

Distinguons d'abord abréviations et sigles. Abréviations: Mgr (monseigneur), Dr (docteur), Me (maître: titre d'avocat), Mme (madame), Mlle (mademoiselle), av. (avenue), boul. (boulevard), d. ph. (docteur en philosophie), l. th. (licencié en théologie), v.g. (vicaire général). Sigles, habituellement en majuscules: I.H.S. (Jesus, hominum salvator: Jésus, sauveur des hommes), O.N.U. (Organisme des Nations-Unies), S.S.J.B. (Société Saint-Jean-Baptiste), D.T.C. (Dictionnaire de Théologie catholique)...

Première remarque. Des abréviations exigent le point; d'autres, non. Dans les abréviations communes, avec point, on garde la première syllabe du mot et la première consonne de la syllabe suivante: av. (avenue), boul. (boulevard), juill. (juillet)... En abrégant les titres, on met un point ou on n'en met pas selon que l'abréviation ne présente pas ou présente la dernière lettre du mot: M. (monsieur), Mgr (monseigneur), Mme (madame), Dr (docteur)... En anglais, toutes les abréviations s'accompagnent d'un point.

Deuxième remarque. Des abréviations relatives aux mesures (de poids, de durée, etc.) s'écrivent sans point, même si elles n'ont que la première syllabe, même si on les traduit par une seule lettre: 6 pi 3 po (six pieds et trois pouces), 18 h 45 (dix-huit heures et quarante-cinq minutes)...

Troisième remarque. Dans les ouvrages techniques ou savants, on transcrit parfois sans aucune ponctuation les abréviations et les sigles qui désignent des noms d'auteurs, des titres d'ouvrages, de revues, de périodiques, les sigles d'organismes connus: Jo ou Jn (évangile de saint Jean), NRT (Nouvelle Revue théologique), OR (Osservatore Romano), ONU, UNESCO

(qu'on écrit quelquefois avec des minuscules: Unesco, parce que le sigle, d'origine anglaise, forme un mot exprimable en français; ainsi pour notre Acelf: Association canadienne des Éducateurs de langue française).

Orthographe, en somme, que tout cela. Mais ponctuation, l'emploi ou l'omission du point simple après la signature d'une lettre, d'un article de revue ou de journal. Distinguons encore. Si le nom de l'auteur apparaît au début du texte, sous un titre reproduit, comme il se doit, sans point, on n'a pas besoin de ponctuer. Exemple:

L'adolescent dans un foyer authentique
Claire CAMPBELL

Mais, à la fin d'une lettre ou d'un article, il convient (pour ma part, je pense qu'il est nécessaire) d'ajouter un point au bout du nom de l'auteur. Constatez que notre revue garde cette règle dans la section des comptes rendus de livres et dans la rubrique "Au fil du mois". Si l'on ajoute S.J. après un nom d'auteur, orthographe et ponctuation concourent, en ce sens que la virgule, après le nom, et le point final relèvent de la ponctuation, tandis que l'orthographe commande les majuscules et les points propres au sigle S.J., qui désigne la Compagnie de Jésus.

Sur l'enveloppe, l'adresse d'une lettre *peut* se passer du point *final*, pourvu qu'elle ne se termine pas par une abréviation.

Maison Bellarmin
25, rue Jarry (Ouest)
Montréal (351)

Mais au début de la lettre que vous écrivez, vous reproduisez la même adresse avec virgules au bout des premières lignes et point *final* au bout de la dernière.

De ce bref exposé, qu'on veuille retenir surtout deux choses. Premièrement, le point simple a plusieurs significations; mais il marque toujours la fin d'un ouvrage, d'un discours, d'une dictée, d'une phrase (complète ou elliptique), d'une signature. Deuxièmement, sans boucler toujours une phrase complète par elle-même, le point simple manifeste l'arrêt d'une pensée affirmative ou négative, la pause que requiert l'expression d'un sentiment ordinaire et précis.

Les autres points — d'exclamation, d'interrogation, de suspension — comportent des nuances dont nous parlerons la prochaine fois.

LA TÉLÉVISION

Autour des téléromans

Émile GERVAIS, S.J.

LA TÉLÉVISION au Canada français fait appel depuis ses débuts aux auteurs de chez nous: elle souhaite qu'ils fournissent les œuvres originales et conformes à notre génie particulier, en nombre suffisant pour remplir un horaire de plus en plus étendu. C'est une aubaine et aussi une exigence. Les téléromans ont toujours eu parmi ces créations une place d'honneur. Pendant des années, ils en furent même les vedettes. On se rappelle encore l'émprise exercée sur une grande partie de la population par *La Famille Plouffe* de Roger Lemelin, *Le Survenant* de Germaine Guèvremont, *Le Cap-aux-Sorciers* de Guy Dufresne. Depuis, ils ont été supplantés dans la faveur du grand public par des œuvres comiques et dramatiques d'une seule émission et surtout par les chansons de tout rythme et de toute couleur. Ils ont cependant conservé leurs partisans, moins nombreux peut-être mais aussi fidèles qu'autrefois.

Les téléromans que Radio-Canada a mis à l'horaire de 68-69 posent à la réflexion quelques problèmes dont l'étude nous permettra de mieux apprécier les émissions elles-mêmes. D'abord, une question d'ordre général: pourquoi la télévision d'État a-t-elle seule inscrit des téléromans au programme de cette année? Télé-Métropole, qui prétend être sensible au moindre mouvement de la faveur populaire, considère-t-il ce genre d'émissions passé de mode? Il aurait tort. Radio-Canada a raison d'estimer que les téléromans tiennent encore en haleine une clientèle pas du tout négligeable.

Un mystère de longévité

Prenons le téléroman de Claude-Henri Grignon, *Les Belles Histoires des Pays d'en-haut*. À première vue, sa longévité tient du mystère. Voici une histoire qui revient au petit écran cha-

que semaine depuis des années, après avoir ému quasi tout un peuple chaque soir à la radio pendant plus de vingt ans! Et, c'est un fait, elle conserve toujours une haute cote d'écoute. S'il en était autrement, ni Radio-Canada ni les commanditaires ne la maintiendraient à l'horaire et surtout ne lui feraient les honneurs de la double demi-heure et de la production en couleurs. À cette étonnante fidélité d'un public, assez capricieux d'ordinaire, ajoutez l'incroyable persévérance de l'auteur qui continue de produire des émissions dramatiques sur le même sujet après plus d'un quart de siècle, alors que les auteurs les plus féconds après quelques années démissionnent complètement épuisés.

Pourtant, à y regarder de plus près, l'attachement du public actuel aux *Belles Histoires* ne paraît pas si inexplicable. Si l'on établissait l'âge moyen de ses partisans, on trouverait sans doute qu'il se place aux environs de quarante ans. Or les gens de cette génération, et plus encore ceux de la précédente, sont tout près de leur jeunesse campagnarde ou des origines paysannes de leur famille. Tout ce qui rappelle ce passé leur tient à cœur: langage, coutumes, mœurs familiales, sociales ou politiques, dévotions et manifestations religieuses. Les clients des *Belles Histoires* trouvent tout cela dans leur émission préférée dans une atmosphère fortement dramatique. Ils se prennent d'intérêt en particulier pour les personnages qu'ils aiment revoir, malgré qu'ils en détestent parfois les actions et le caractère. Personnages au reste joués avec grand art par nos meilleurs interprètes.

Mais là n'est pas, je crois, la raison profonde de la popularité constante des *Belles Histoires*. Elle réside dans les qualités dramatiques de l'émission et dans son singulier pouvoir de renou-

vement. L'auteur y déploie toutes les ressources de son talent. Don de camper des personnages en quelques traits vigoureux, de les faire vivre et s'affronter. Il sait également modifier insensiblement ses personnages sans les défigurer. Ainsi, avec les années, Séraphin manifeste des qualités nouvelles de chef politique et de meneur d'hommes, son avarice devient moins hargneuse et laisse percer un amour véritable pour Donalda, son épouse. Sous l'influence de la vie conjugale, Alexis prend une conscience plus aiguë de ses responsabilités de père de famille et de citoyen; il triomphe du démon de la boisson et domine son tempérament toujours prêt à exploser au moindre choc.

Par-dessus tout, Grignon a le talent de bâtir une intrigue autour d'un fait ou d'un thème central. Exemples. L'épisode de l'arrivée dans la paroisse d'une fille publique et de son expulsion d'autorité par Monsieur le maire Séraphin Poudrier, avec les réactions en chaîne des habitants de la localité, selon les lignes de force ou de faiblesse de leur tempérament. Surtout, le drame de la maladie qui conduisit Donalda aux portes de la mort. Toute la paroisse vit dans l'angoisse et fait assaut de bonne volonté pour rendre tous les services possibles. Alexis et Séraphin se retrouvent unis par la même détresse d'un commun amour, nostalgique et plein de vénération chez Alexis, brûlant et passionné chez Séraphin, jusqu'à lui arracher des larmes et à triompher, dans un sursaut de générosité, de sa soif de l'argent.

Cette intrigue, Grignon trouve moyen de la renouveler et de la relancer au bon moment. Ainsi, il en a changé l'orientation générale. Ce n'est plus le drame de Séraphin qu'on nous présente dans *Un Homme et son péché*, mais la chronique de son entourage et de son temps dans *Les Belles Histoires des Pays d'en-haut*. Et l'auteur varie le thème et le rythme de sa chronique par un fait nouveau ou par l'introduction d'un personnage qui influence les destinées de la paroisse ou du canton. Innovations presque toujours heureuses. Une seule exception jusqu'ici, mais d'importance: l'arrivée de l'abbé Raudin, ce jeune "Curé d'Ars" égaré en pays de colonisation. Séraphin et ses

co-paroissiens ont grande peine à comprendre leur nouveau pasteur. D'où cascade d'événements et de réactions qui alimentent la chronique. Les spectateurs ne comprennent pas davantage et ne parviennent pas à avaler le nouveau personnage. Grignon est peut-être à même de se convaincre sur pièces qu'il est fidèle à l'histoire et qu'il y eut chez nous de tels prêtres. Le public ordinaire n'a pas les moyens de se faire une telle conviction. D'ailleurs, le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Pour le spectateur, un tel curé, étranger à toutes préoccupations matérielles et uniquement occupé de réalités intellectuelles et spirituelles, en pays de colonisation à la rude époque du Curé Labelle, est une invraisemblance et un défi au bon sens. L'interprétation donnée au rôle par l'acteur n'est pas de nature à le rendre sympathique: sérénité marmoréenne sans vibration humaine, ton monocorde, regard sans éclat. L'artiste, dont le talent est bien connu, ne serait-il pas victime d'une erreur de distribution?

Des images fidèles de notre société ?

C'est un problème apparemment étranger à la critique de télévision que soulèvent les deux téléromans, *Rue des Pignons*, du regretté Louis Morisset et *Paradis terrestre*, de Réginald Boisvert: présentent-ils des images fidèles de notre société ? Cette question surgit naturellement à l'esprit quand on voit que la publicité officielle de Radio-Canada proclame *Paradis terrestre* "une reconstruction de la vie en banlieue" et qu'elle présente *Rue des Pignons* comme la peinture de la "vie quotidienne des familles ouvrières habitant un quartier populaire de la métropole."

À en croire nos deux téléromans, il n'y a pas chez nous de grandes différences entre les milieux populaire et bourgeois. On y parle la même langue, plus châtiée chez les femmes. Les maisons sont également meublées dans un luxe qui correspond au revenu ou aux prétentions des habitants. Les parents partagent les mêmes inquiétudes devant l'émancipation de leurs enfants. Ceux-ci, garçons et filles, s'amuse aux mêmes jeux du flirt et de l'amour naissant. Dans les deux téléromans, une famille chrétienne, unie dans la joie et la

peine, brille et se détache sur la grisaille de foyers plus ou moins exemplaires.

Pourtant, selon les mêmes téléromans, des différences profondes séparent ces deux classes de notre société. Il suffit de comparer les deux familles qui sont au centre de chacune des histoires. Au *Paradis terrestre*, c'est la dynastie Damphouse et surtout le couple Gilles et Gaétane Damphouse. Les autres membres de la dynastie ne partagent pas tous les vices du couple, mais ils en subissent la mauvaise influence et suivent son sillage, malgré eux parfois. Aux yeux de Gilles, l'argent est tout. Pour le conquérir, il ne recule devant aucune intrigue ou combine. Gaétane, l'épouse négligée, tâche d'oublier sa solitude dans des conquêtes d'un autre genre. Le foyer est depuis longtemps brisé et l'amour conjugal, éteint. Peu importe: on s'inquiète seulement de sauver les apparences. Sur la *Rue des Pignons*, nous trouvons la famille Jarry, ses enfants si sympathiques, surtout la mère au cœur simple et fort, au dévouement sans défaillance. L'intrigue tourne autour de ce foyer où règne l'amour, autour de la vie personnelle et sentimentale des enfants plus âgés, en particulier de l'aînée, Jeanine. On a pu dire des personnages du téléroman qu' "ils se distinguent... par leur gentillesse". C'est chez eux l'écho de la bonté et de la grandeur de leur sentiments. Louis Morisset a donné à ses héros quelque chose de sa délicatesse et de sa grandeur d'âme. Tout comme dans ses œuvres antérieures à la radio et à la T.V., il exalte dans *Rue des Pignons* l'amour et le tranquille courage de la mère de famille.

S'il faut en croire les deux téléromans, les classes de notre société se ressemblent par bien des points. La principale différence qui les distingue, d'ordre moral, est nettement à l'avantage des milieux populaires. On voit alors l'intérêt de la question: cette peinture est-elle une image fidèle de notre société ? Aux sociologues de le dire.

À la recherche de son identité

Le benjamin des téléromans, *Les Martin*, a débuté au petit écran, le 2 octobre 1968. Je me promettais de

savourer ce téléroman humoristique, annoncé à grands coups de trompette. Un téléroman comique, avec une distribution de vedettes, quelle aubaine ! L'auteur, Richard Pérusse, m'était inconnu, mais je lui faisais entièrement confiance.

Je dois avouer aujourd'hui ma déception et d'autres aussi sont dans le même cas. Pourquoi *Les Martin*, dans presque toutes les émissions, nous ont-ils frustrés de la joie de rire ? Les exceptions furent rares, tel l'épisode où Madame Martin annonce qu'elle posera sa candidature aux élections provinciales. Décision qui bouleverse tout le monde et entraîne les situations les plus inattendues. Cette impuissance à dérider le spectateur vient du fait qu'on n'a pas exploité comme il faut le matériel comique. Ce n'est évidemment pas une comédie de caractères. On n'y trouve pas non plus d'intrigue amusante. Les situations cocasses, presque invraisemblables, où les personnages sont placés, appellent une interprétation frisant la bouffonnerie. Or les acteurs ont opté pour la comédie distinguée. S'ils s'aventurent dans la bouffonnerie, ils ont l'air gêné et mal à l'aise. Au fond, le mal n'est-il pas qu'on n'a pas choisi les bons interprètes et que nous retrouvons ici, hors de leur domaine, nos meilleurs acteurs tragiques et dramatiques ?

Le téléroman *Les Martin* peut encore découvrir son identité : ou comédie d'observation ou bouffonnerie simple et amusante. Nous le souhaitons vivement, car les émissions bien faites et qui font rire sont une denrée rare.

JUGEMENT FINAL SUR LE "CATÉCHISME HOLLANDAIS"

Les présentes observations, bien qu'elles ne soient ni peu nombreuses, ni de peu d'importance, laissent cependant intacte la plus grande partie du Nouveau Catéchisme avec son caractère pastoral, liturgique et biblique qui mérite tout éloge. Elles ne s'opposent pas à l'intention louable des auteurs du Catéchisme de proposer l'éternel Evangile du Christ sous une forme adaptée à la façon de penser des hommes de notre temps. Les grandes qualités qui caractérisent cette œuvre demandent qu'elle reflète toujours la doctrine de l'Eglise sans aucune obscurité.

(Dernier paragraphe de la Déclaration de la Commission cardinalice sur le "Nouveau Catéchisme", *La Documentation catholique*, 15 décembre 1968, p. 2155.)

LE THÉÂTRE

"La Nuit des Rois"

Georges-Henri d'AUTEUIL, S.J.

"LES CRITIQUES ? CONNAIS PAS." proclamait, tout essoufflé, Jean-Louis Roux, récemment, à la télévision d'État. Il s'agissait de la critique, peu favorable il faut bien le dire, de certains journaux, sur *la Nuit des Rois* de Shakespeare, dernière pièce du Théâtre du Nouveau Monde, au théâtre Port-Royal, dont Roux avait signé et la mise en scène et la traduction nouvelle.

Cette fin de non-recevoir, assez péremptoire, des critiques n'encourage pas d'autres appréciations des efforts du T.N.M. en cette occasion. Elle m'incite, en tout cas, à une grande modestie sur la valeur et l'importance de mes jugements des productions de nos troupes de théâtre. Je savais ces Messieurs, les comédiens, et tous les artistes d'ailleurs, très chatouilleux sur les opinions qu'on énonce à leur sujet. Ils acceptent plus facilement — et c'est tout naturel — les louanges que les blâmes. Mais s'ils se permettent volontiers de savourer la griserie des applaudissements et acclamations des spectateurs, ils doivent aussi reconnaître à l'un ou l'autre de ces spectateurs, le critique, le droit de n'être pas toujours complètement d'accord, et de le dire.

Alors, risquons-nous courageusement dans la fosse aux lions !

Arrêtons-nous d'abord à l'aspect visuel du spectacle, responsabilité du peintre Alfred Pellan. Il a composé, pour la joie de nos yeux, une féérique symphonie de couleurs contrastées qui, soulignée par le plein feu des projecteurs, nous éblouit dès l'abord et capte notre attention. Pour longtemps et au point de nous distraire de la pièce ? Non, on s'habitue assez vite à la brillante originalité de cette fantaisie dans

le jeu baroque des tons variés et si riches de la palette de Pellan. Depuis vingt ans, en effet, le monde a marché, et dans le domaine de la production artistique, la surprise, souvent recherchée, ne nous surprend plus guère. On se blase de tout, spécialement de l'outrance et de l'excès. La simple harmonie des choses impressionne davantage alors.

Même si Shakespeare est fort peu présenté à leurs publics par nos troupes locales, *la Nuit des Rois*, après *le Songe d'une Nuit d'été*, est la pièce la plus connue des amateurs de théâtre, ici. Montée une première fois par les défunts Compagnons, au Gesù, précisément avec la collaboration de Pellan, reprise avec grand succès, encore au Gesù, par le Théâtre-Club, le T.N.M. nous offre à son tour son interprétation.

On nous dit souvent que le théâtre de Shakespeare est calqué sur la vie dont il veut dépeindre les multiples manifestations où se rencontrent fréquemment bizarrerie et incohérence qui en relèvent, de leurs plus vives couleurs, l'ordinaire et monotone grisaille. *La Nuit des Rois* est une nouvelle illustration de cette conception du théâtre. La rigoureuse logique cartésienne n'y trouve pas beaucoup son compte et l'harmonie, pourtant incontestable de la pièce, s'établit avec des matériaux très différents, presque discordants, mais que l'habileté de l'auteur réussit à unir, à intégrer, sans heurt, comme tout naturellement, dans une action dramatique satisfaisante à l'esprit.

En fait, dans cette comédie, chevauchent l'une sur l'autre et s'entrecroisent deux intrigues, l'une, la principale, amoureuse et sentimentale, l'autre, fon-

cièrement bouffonne et parfois triviale, qu'animent deux groupes de personnages on ne peut plus opposés: le trio Olivia, Orsino, Viola, auquel vient se joindre, à la fin, Sébastien, le frère de Viola, qu'un amour étrange et ambigu rapproche et sépare à la fois, un autre, formé de Monsieur Tobie, Maria et Monsieur André, trois farceurs, ceux-là, et bons vivants, continuellement en quête de coups pendables à jouer aux gens, surtout à leur bête noire, le pédant et puritain Malvolio. Pour relier ces éléments disparates, Festé, le Fou, impudent, facétieux et raisonneur, que l'auteur charge de distribuer, à sa manière narquoise et saugrenue, louanges ou blâmes à qui les méritent; une sorte de critique, somme toute, mais à qui on passe les fantaisies par la grâce de son titre de Fou reconnu !

De tous ces personnages, bien sûr, celui de Viola commande la marche des événements et s'attire, au surplus, la plus vive sympathie par les rares qualités d'équilibre, de finesse, de loyauté, de distinction, de générosité, de noblesse aussi qu'il révèle tout le long de l'action. Toutefois, sur le plan de l'intrigue, Olivia est le personnage central. Poursuivie par les désirs et soupirs amoureux du duc Orsino qu'elle dédaigne, pour s'attacher, au contraire, à Viola, camouflée sous le travesti de page d'Orsino, jusqu'à lui faire de passionnées déclarations d'amour et de l'épouser en cachette, pense-t-elle, mais, par une nouvelle méprise, sous les traits trop ressemblants de Sébastien, frère jumeau de Viola, pendant que, pour gagner son cœur, l'imbécile Monsieur André et l'ineffable Malvolio, son intendant, accumulent bourdes sur bourdes, sous l'instigation malicieuse de son oncle, l'ivrogne Tobie et de sa servante Maria, la belle comtesse Olivia est comme la plaque tournante de cette folle agitation des personnages de la comédie qui, par elle, trouve merveilleusement son unité. Et on comprend que, par ses nombreuses qualités dramatiques et la pittoresque galerie de ses personnages, *la Nuit des Rois* plaise particulièrement aux metteurs en scène, heureux de pouvoir utiliser leurs talents dans l'exploitation d'un si riche terreau.

Il n'est pas facile à défricher, cependant, à cause de sa double veine senti-

mentale et comique, qui exige deux styles bien différents d'approche. Pour éviter un dangereux déséquilibre, tout dépend alors du jeu des comédiens. Or l'équipe réunie par Jean-Louis Roux pour creuser la veine poétique et l'affublation amoureuse de la pièce ne réussit pas aussi bien sa tâche que celle qui s'est vu confier la veine plus facile de la farce.

En effet, la "ratoureuse" Maria est magnifiquement incarnée par Marjolaine Hébert, pendant que Jacques Godin fait un solide Tobie et Paul Hébert un impayable Monsieur André. Et Albert Millaire a été un Malvolio remarquable de fatuité, d'arrogance et d'affectation.

Au contraire, en duc Orsino, Léo Ilial a trop appuyé sur le lyrisme larmoyant de son texte qu'un jeu plus intérieur aurait rendu plausible davantage. Elisabeth LeSieur est une sympathique Olivia, mais trop jeune, elle semble manquer de la maturité voulue pour dégager toutes les facettes de son tempérament d'amoureuse qui se révèle à soi-même. Quant à Monique Miller, sa Viola m'a paru techniquement juste mais manquant de chaleur et de conviction et ne réussissant pas suffisamment à dégager toute l'ambiguïté de son personnage.

Quant à Festé, le Fou, rôle qu'on pourrait appeler ambivalent, passant de la truculence à la grâce poétique, de la délicate chanson d'amour à la lourde facétie, son interprète au T.N.M., Guy l'Écuyer, a déçu. S'il s'accommodait assez bien des farces de Tobie et de Maria, il n'a manifestement rien du troubadour courtois capable de plaire aux belles dames en leur récitant (puisqu'il ne pouvait les chanter) de tendres couplets d'un ton suave et alangui. Une erreur de distribution.

Parmi les rôles de soutien on peut souligner le propre travail de Jean Besré en Sébastien, de Jean-Marie Lemieux, vigoureux Antonio, de Victor Désy, un Fabien accommodant pour les frasques de Tobie et Cie, de Pascal Rollin, l'honnête capitaine secourable à Viola.

Spectacle qui, sans nous combler en

tout point, nous a offert toutefois de bons moments.

*
* *

Des raisons contraignantes qui m'ont retenu hors de Montréal pendant quelques jours, m'ont privé du plaisir de revoir *l'Oiseau Bleu*, la charmante fantaisie de Maeterlink, que le Théâtre du Rideau Vert reprenait cette année encore au théâtre Maisonneuve et aussi de voir l'opéra de Carlo Menotti, *Amahl et les visiteurs du soir*, monté, pour la période des Fêtes, par Madame Beaubien, à son théâtre de la Poudrière de l'île Sainte-Hélène. Le succès, je l'espère, a sans doute couronné ces deux entreprises qu'il faut louer pour la saine joie et l'heureuse détente que ces spectacles peuvent apporter aux enfants comme à leurs parents en cette période de Noël et du Jour de l'An. On ne saurait mieux faire que d'encourager de telles initiatives et qu'elles deviennent traditionnelles.

québec
libre...



des influences religieuses?



EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE \$1.

OU AUX ÉDITIONS DE L'HEURE,
3826, RUE SAINT-HUBERT, MONTRÉAL

Une messe bien rythmée

Au terme d'une session liturgique sur la musique rythmée, l'abbé Guy de Fatto présidait, le dimanche 5 janvier, la réunion eucharistique des congressistes réunis en la chapelle du Scolasticat Central de Montréal. Radio-Canada télédiffusait cette messe en direct à son émission "Le 8e Jour". La renommée de Guy de Fatto, l'usage de plus en plus fréquent du jazz en liturgie et la publicité autour de l'événement m'ont amené à écouter l'émission. L'heure de ce programme, à mon sens, fut merveilleuse, riche de découvertes et d'enseignements.

Dès le début, la simplicité et le naturel de Guy de Fatto nous assurèrent qu'il ne s'agirait point de spectacle de jazz où des vedettes viendraient "donner leur numéro", mais qu'on vivrait véritablement une Action de Grâce communautaire, exprimée dans un rythme contemporain. Peu importe, disait l'abbé, le qualificatif donné à cette musique (il avouait n'en avoir pas trouvé d'absolument vala-

ble), l'important est de s'en servir pour prier vraiment.

L'émission aura montré que c'est là l'important et qu'il est possible. Elle fut une authentique expérience de prière. Le rythme fut mis à contribution non seulement dans les parties musicales, instrumentales ou vocales, mais également dans les textes lus, dans les réponses de l'assistance et dans les gestes et mouvements processionnels de la communauté eucharistique. Le chant de louange à la fin de la préface fut un moment de communion intense de toute l'assemblée. Il ne fut pas le seul; il faudrait mentionner à peu près toutes les acclamations au cours de l'Eucharistie, particulièrement l'AMEN final du canon précédé par un crescendo musical fort significatif. L'ensemble instrumental fut discret et cependant très efficace tout au cours de la liturgie. L'attention et la participation de l'assemblée lors de l'homélie (originale et simple, puisqu'elle mettait à contribution les différents instruments musicaux sur la vie et la "manifestation" d'un thème musical) signifiaient bien que toute la réunion était l'af-

faire de toute l'assemblée. Les "cameramen" nous ont aidés judicieusement à prendre conscience que l'assemblée entière, jeunes et moins jeunes, participait non seulement par le chant mais par les gestes corporels: rythme du pied ou de la main, balancement du buste ou de la tête. Participation totale, sans ostentation ou tension nerveuse. Cette expression rythmique diversifiée, clairement, servait l'expression d'une rencontre du Seigneur. Cette rencontre nous l'exprimions par tout notre être, vivant un temps de prière à la fois neuf et vrai. Quelques téléspectateurs ont pu trouver surprenante l'explosion de joie qui suivit l'acclamation finale. Pour admettre d'emblée cette expression joyeuse il fallait sans doute avoir vécu sur place l'expérience. Si cette messe rythmée eut pour celui qui y "participait" devant un téléviseur une haute signification humaine et religieuse, combien n'a-t-elle pas dû toucher et pénétrer ceux et celles qui l'ont vécue ensemble, dans une même salle et d'un même mouvement rythmé!

JEAN-MARIE ARCHAMBAULT.
Maison Bellarmin.

Avec ou sans commentaires

Les devoirs du journaliste catholique

Le 23 novembre dernier, les membres du Conseil de Présidence et du Comité directeur de l'Union internationale de la Presse catholique étaient reçus en audience par le Souverain Pontife. Celui-ci profita de l'occasion pour reconnaître les grands services que les journalistes catholiques peuvent rendre et rendent de fait à l'Eglise; surtout en ce moment difficile qu'elle traverse, moment, précisait-il, "à la fois porteur des plus belles espérances et des plus grands risques pour l'évolution de l'Eglise et pour le pacifique et fructueux accomplissement de sa mission parmi les hommes".

Aujourd'hui, la grande presse d'information s'intéresse de plus en plus au fait religieux, il en résulte des devoirs pour tout journaliste, spécialement pour le journaliste catholique.

L'Eglise attend bien autre chose encore de ceux de ses fils qui ont choisi de mettre leurs talents au service de la presse catholique. Elle attend d'eux une véritable collabo-

ration vitale... entre la tête et les membres de l'organisme visible de l'Eglise. Une circulation vitale qui ne soit pas à sens unique, mais qui comporte à la fois la notification des directives venues de la Hiérarchie, et l'écho de la vie du peuple de Dieu répandu à travers le monde: de ses problèmes, certes, mais aussi de sa foi et de ses initiatives positives.

C'est dire que dans la masse des informations il vous appartient de faire un choix, inspiré par le souci de donner l'image la plus exacte possible de la vie de l'Eglise. Cela entraîne une grande exigence de vérité; et cela suppose qu'on sait résister, s'il le faut, à la tentation d'aller dans le sens d'un courant d'opinion, même dominant.

Vous avez été témoins, en ces derniers temps, dans vos différents pays, de phénomènes qui manifestaient dans l'Eglise, à divers degrés, un désaccord entre les esprits, même sur des points assez graves de doctrine ou de discipline.

A juste titre vous considérez comme un

devoir professionnel d'en rendre compte. Mais est-ce servir l'Eglise que de mettre surtout en relief les tendances ou les entreprises les plus contestables, les moins conformes aux saines traditions et à une réelle fidélité, aux textes du récent Concile et à la vérité même de l'Evangile? Est-ce servir l'Eglise que se faire avec insistance l'écho complaisant de la "contestation", au risque de troubler et de désorienter l'immense masse des bons fidèles?

Il est plus facile, certes, et plus attirant, peut-être, d'exalter les nouveautés, d'applaudir aux expériences les plus audacieuses, de présenter des points de vue "non conformistes" sur bien des sujets. Mais quand cela touche à des points aussi graves que la nature et l'exercice de l'autorité dans l'Eglise, que la signification du sacerdoce, que la chasteté du prêtre, l'indissolubilité du mariage; le courage et le vrai sens catholique ne seraient-ils pas plutôt alors du côté de ceux qui résistent au courant au lieu de le suivre, quitte à affronter, s'il le faut, pour l'amour de l'Eglise, une certaine impopularité?

La vérité n'est pas toujours agréable à dire, surtout quand il s'agit de jugements qui vont à contre-courant des organes d'opinion les plus puissants. Votre conscience professionnelle peut vous faire un devoir de rapporter des initiatives désordonnées qui se vérifient dans certains points de la communauté ecclésiale. Mais elle vous fait un devoir aussi de les ramener à leurs justes proportions, de ne pas les majorer, et surtout de ne pas laisser croire que vous les approuvez ou cherchez à les justifier, lorsque le Magistère, avec toute la Tradition de l'Eglise, les réprouve.

Ce qu'on est en droit d'attendre, aujourd'hui surtout, du journaliste catholique, c'est qu'il se refuse à durcir les oppositions; qu'il travaille à assurer la compréhension réciproque entre les composantes du corps ecclésial et qu'il aide ses lecteurs à acquérir peu à peu le *sens de l'Eglise* qui guidera leur jugement dans le concert de tant d'opinions discordantes.

Tout ce qui touche au domaine religieux revêt un caractère de délicatesse qui ne se rencontre pas dans les choses profanes et qui impose — c'est là ce qui constitue à la fois la difficulté et la beauté de votre mission — des responsabilités supplémentaires. Une indiscretion, la publication d'une nouvelle non vérifiée, peuvent entraîner de très graves troubles, de véritables drames dans certaines consciences. C'est là ce que ne doit jamais perdre de vue quiconque a l'honneur d'appartenir au journalisme catholique.

(*L'Osservatore Romano*, édition hebdomadaire française, le 29 novembre 1968.)

“Eglise, mon foyer maternel”

Il y a, aujourd'hui, tant de gens, même parmi ses enfants, qui s'en prennent à l'Eglise, la critiquent et la contestent, que c'est une surprise agréable de rencontrer tout à coup quelqu'un, un prêtre, un religieux de grand prestige, qui nous avoue candidement son amour indéfectible pour “la vieille Eglise”. Ce témoignage a d'autant plus de poids que celui qui le rend est lui-même un lutteur que les coups n'ont pas épargné dans le passé. Au lieu de se montrer amer, de crier son indignation et d'en appeler à l'opinion publique contre la Hiérarchie, le P. Yves Congar, O.P., déclare que l'Eglise est plus que jamais son foyer maternel, en dépit des retards, des étroitesse et des malfaçons qui pèsent sur elle.

Tout cela, si lourd soit-il, ne fait pas le poids, mis en balance avec ce que je puis trouver et trouve effectivement en elle. Elle a été, elle est, le foyer de mon âme, la mère de mon être spirituel. Elle m'offre la possibilité de vivre avec les saints: et quand m'a-t-elle empêché de mener une existence évangélique? Au milieu du doute et des tempêtes, elle me propose l'assurance qui l'habite grâce à cette nuée de témoins dont parle l'Epître aux Hébreux, grâce à cette mémoire et à cette conscience de soi qui sont sa tradition même et qui font que l'Eglise ne s'abandonne jamais au doute. Oui, cela se vérifie même dans certaines réactions romaines dont nous pouvons regretter le ton et la dureté mais dont nous devons souvent reconnaître la clairvoyance...

Je suis infiniment reconnaissant à l'Eglise de m'avoir fait vivre, de m'avoir, au sens le plus fort du mot, élevé dans l'ordre et la beauté. Elle a mis de l'ordre dans ma vie,

dans mon esprit... Il est vrai aussi que le catholicisme s'est encombré de bien des colifichets et entouré de médiocrités esthétiques assez navrantes. Mais on s'en affranchit assez bien. Reste alors cette incomparable beauté de la liturgie en ses formes, en ses formules, en sa partition du temps au fil des jours et des saisons... Esthétisme? Cela pourrait y prêter mais cela peut être parfaitement authentique et sain, s'il est vrai que l'homme est un tout et qu'il s'insère dans un foyer par sa sensibilité et son cœur autant que par les idées.

Mon foyer-Eglise a été pour ma foi et ma prière un lieu assuré et paisible. Et pourquoi pas? Bien des messages, qui ont leur vérité, parlent aujourd'hui pour leur inquiétude: il semble que l'homme sans impatience, non tourmenté par les problèmes, soit un attardé ou un déficient, et que le normal soit l'agitation et l'anxiété. Or, il est vrai qu'un certain calme pourrait être insensibilité, qu'une certaine paix pourrait être le signe qu'on a trahi sa vocation, qu'on a pris un alibi ou une tangente...

Ceci dit, nous ne pouvons approuver le parti pris d'être inassuré et la manie de critiquer, comme entreprise douteuse de “sécurisation”, tout ce qui peut être assurance paisible dans les cadres de l'Eglise. Mais la liturgie ne nous parle pas le langage de l'inquiétude: bien plutôt celui de la paix dont elle implore sans cesse la grâce... Ah! bénie soit la paix de mon foyer-Eglise!...

L'Eglise et le monde

... Progressivement et assez vite, le Concile s'est rendu compte que c'était au monde à poser ses questions et la dernière rédaction de *Gaudium et Spes* s'est efforcée de satisfaire à cette requête de vérité. Le mouvement a continué et l'après-Concile peut être caractérisé par le fait que les vraies questions apparaissent désormais posées par le monde, même les questions sur l'Eglise.

Nous pensons qu'il y a là quelque chose de profond et d'authentique, mais jusqu'à un certain point seulement, ou à certaines conditions (et donc pas de manière absolue). Si,

poussant à fond la logique, on entendait, serait-ce simplement de fait, qu'il n'y a qu'une réalité, l'homme, et que le Christ n'en est que la perfection; une réalité, le monde, et que l'Eglise n'en est que le service, nous ne pourrions absolument pas être d'accord; nous ne cesserions de dénoncer, sous le nom d'horizontalisme ou sous tout autre nom, ou sans étiquette, un danger de détérioration. Il reste qu'on peut, sans du tout prétendre cela, poser non seulement les questions internes du monde, mais les questions du service de l'Eglise à partir du monde. C'est lui qui aujourd'hui dicte le cahier des charges. Cela n'influence pas seulement le chapitre justice et paix, développement, mais l'ecclésiologie elle-même.

Nous admettons cela. Mais nous devons signaler, aux fidèles aussi bien qu'aux clercs, un nouveau danger possible. On risque de ne plus s'alimenter, y compris au point de vue de la réflexion chrétienne, que des nourritures du monde. Elles sont aujourd'hui riches et parfois capiteuses. Elles nous sont communiquées à profusion, souvent avec une réelle qualité, par la radio, la presse, les publications techniques et professionnelles, voire celles des organisations chrétiennes. C'est très bien. Mais il faut aussi reprendre pied dans l'Eglise en tant qu'elle est ce foyer spirituel dont nous avons parlé. Il faut nous alimenter convenablement en nourritures d'Eglise, celles de la communion des saints, de la liturgie, du silence devant Dieu. Autrement, nous nous laïciserons, au mauvais sens du mot.

Le foyer maternel est là. Quoi qu'en disent certains, il est intact. Nous y trouverons des modèles... une abondance de livres et de publications valables, la célébration de l'Eucharistie, des possibilités de dialogue fraternel. Car notre foyer offre plus d'une chambre: chambres au Nord et au Sud, à l'Est ou à l'Ouest... Cela ne veut pas dire qu'il ne s'y pose pas encore de difficiles problèmes. Celui de l'unité, même ecclésiale, même eucharistique, des catholiques en est un...

(Yves Congar, O.P., dans *La Croix*, 23 et 24 octobre 1968.)

Vient de paraître

ÉVOLUTION DU LANGAGE AGRICOLE FRANCO-CANADIEN

par David Fortin

Cet ouvrage est une étude critique de la langue française, parlée et écrite, dans nos milieux agricoles. L'auteur y présente des exemples abondants et variés d'anglicisation et appelle une réaction de défense contre cette altération.

Ce livre sera particulièrement utile aux agronomes, aux traducteurs, aux professeurs et étudiants en agronomie, ainsi qu'aux industriels et commerçants appelés à utiliser le langage spécialisé de l'agriculture. Il intéressera aussi tous ceux que préoccupe l'évolution de notre langue sous tous ses aspects.

6 x 9, x-246 pages, broché, \$6.00

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, Québec 2, (Qué.)

Les livres

Théologie

Albert GELIN: *L'homme selon la Bible* (Editions Liget, 216 pp.). — H. Urs von BALTHASAR: *La foi du Christ* (Editions Montaigne, 240 pp.). — SAVONAROLE: *En prison, dernière méditation* (Desclée de Brouwer, 160 pp.). — C.S. LEWIS: *Etre ou ne pas être. Le christianisme est-il facile ou difficile?* (Delachaux et Niestlé, 126 pp.). — A.-M. BESNARD: *Un certain Jésus* (Editions du Cerf, 112 pp.). — Karl BATH: *Esquisse d'une dogmatique* (Delachaux et Niestlé, 256 pp.). — Karl RAHNER: *Dieu dans le Nouveau Testament* (Desclée de Brouwer, 190 pp.). Coll. "Foi Vivante", nos 75 à 81. — Paris, 1968, 18 cm.

SEPT nouveaux volumes d'une des plus méritantes collections à s'adresser aux lecteurs catholiques. La plupart présentent des inédits. On lira avec intérêt et sans difficulté les trois ouvrages suivants: la *Dernière Méditation en prison* du moine Savonarole, la réponse à la question de C.S. Lewis: *Le christianisme est-il facile ou difficile?* et *Un certain Jésus* du P. Besnard. Pour ceux qui veulent approfondir leur foi et ne craignent pas d'aborder des auteurs un peu plus difficiles, voici Karl Barth, Karl Rahner et Urs von Balthasar. Il faut souhaiter que tous ceux qui aujourd'hui se prononcent avec aplomb sur les problèmes religieux de l'heure présente lisent et méditent ces ouvrages de base maintenant à la portée de tous.

Richard ARÈS.

Lesslie NEWBIGIN: *Une religion pour un monde séculier*. Traduit de l'anglais par Marie Tadié. — Thomas W. OGLETREE: *La Controverse sur la "mort de Dieu"*. Traduit de l'anglais par Jacques Cloarec. Coll. "Christianisme en mouvement", nn. 3 et 8. — Tournai (Montréal, 343, terrasse Saint-Denis), Casterman, 1967, 1968, 173, 127 pp., 20 cm.

LA SÉDUCTION que dégage de nos jours la théologie de certains protestants éclate dans l'ouvrage du pasteur anglican Newbigin. D'une part, on y trouve une foi vibrante au Dieu incarné, Jésus-Christ, mort, ressuscité et offert en nourriture pour le salut actuel et futur de chacun et de l'humanité, et en même temps un zèle missionnaire qui, inspiré par le commandement de l'amour, suscite une liberté capable de tous les départs ("Allez", dit Jésus), de tous les renoncements, de toutes les adaptations (se faire tout à tous, dit saint Paul). Pour cette foi et cet amour, Jésus crucifié et ressuscité peut seul garantir la liberté et le progrès véritables dans une société parfaitement sécularisée, c'est-à-dire délivrée des idolâtries auxquelles cèdent inévitablement politique, économique, morale même lorsque le monde s'abandonne à la substitution ou à l'athéisme. Les trois derniers chapitres de l'ouvrage ont des accents religieux qui tranchent sur l'affadissement de la pensée de certains prêtres catholiques en mal d'une sécularisation et d'une désacralisation mal comprises. Les deux premiers chapitres définissent et justifient la vie séculière, dont les trois autres

montrent que seule la foi au Christ crucifié et ressuscité la rend possible et féconde. D'autre part, la religion de l'A. paraît beaucoup moins structurée que le monde séculier. Et cela entraîne des équivoques d'autant plus dangereuses que leur formulation laisse plus de champ aux interprétations personnelles de la Parole divine et de sa Loi de charité. L'A., que ne guide aucune autorité dogmatique, peut fournir de profondes et édifiantes exégèses, il n'arrive pas à l'unité des contraires qui fourmillent dans la Bible comme dans la vie; il choisit alors à son gré: pour le divorce, par exemple, et pour une "obéissance personnelle" au Christ qui se réduit à une complaisance (oh! généreuse, zélée, mystique) à soi-même. Un autre ouvrage ne suffirait pas à intégrer dans l'unité de toute la révélation les correctifs que devrait subir le sien. N'empêche qu'on respire en le lisant une aptitude au dialogue dont profiteront nos théologiens et nos catholiques instruits, s'ils résistent à la manie de se renier eux-mêmes sous prétexte de mieux rencontrer l'autre pour communier avec lui.

AU CROYANT, parler de la mort de Dieu semble contradiction folichonne. Or, des théologiens sérieux (?) tentent d'élaborer une pensée chrétienne (?) en se fondant sur cette contradiction. L'A. montre ce qui distingue l'effort accompli, d'après un tel pré-supposé, par William Hamilton, Paul Van Buren et Thomas Altizer et les inconséquences auxquelles l'un et l'autre aboutissent. Il insiste sur l'utilité d'une purification de notre idée de Dieu, sur l'impossibilité de prendre Jésus pour modèle absolu sans reconnaître sa divinité, sur l'incompréhension qu'il y aurait à imaginer un christianisme (doctrine et vie) sans Dieu, quand l'Evangile révèle un Christ constamment uni à Dieu son Père. Bref, par refus d'une transcendance qu'enveloppe nécessairement le mystère, les pseudo-théologiens de la pseudo-mort de Dieu en viennent à diviniser (?) le devenir immanent à l'existence de l'homme et au progrès (?) de l'humanité. L'opuscule d'Ogletree, correct sans manquer de sympathie envers les auteurs qu'il critique, renseigne sur des œuvres dont l'avisement de l'intelligence explique la vogue aujourd'hui.

Joseph D'ANJOU.

J.-P. BAGOT et Pierre DEBRAY: *Les jeunes et Dieu. Education de la foi*. Coll. "Verse et controverse", n° 5. — Paris, Beauchesne, 1968, 126 pp. 22 cm.

DIALOGUE entre un prêtre, aumônier de lycée et un père de famille sur l'éducation de la foi. Les deux admettent les difficultés de l'heure présente: comment parler aux jeunes de Dieu, du Christ, du salut, de la pénitence, de la confession, etc.? L'aumônier dit: "Ce qui manque le plus, dans la vie des jeunes, ce sont les points de départ permettant de parler de Dieu. Quand je parle de Dieu à certains, j'éprouve alors le sentiment angoissant que mes mots résonnent à vide pour ceux-là. Ce sont des notions qui viennent brusquement de l'extérieur de leur vie... Quand on a affaire à des jeunes qui tournent en rond, qui n'at-

tendent presque rien, comment leur parler de Dieu"? Le père de famille constate, lui aussi: "Tout se passe comme si la société de consommation ne laissait plus passer la lumière de Dieu", mais ce monde opaque, qui ne laisse plus filtrer la Parole de Dieu, contient quand même quelques germes d'humanité, quelque espoir d'ouverture vers la lumière.

Un dialogue franc sur les difficultés actuelles de l'éducation de la foi.

Richard ARÈS.

Histoire

Robert ROUQUETTE, S.J.: *La fin d'une chrétienté*. Chroniques I et II. Coll. "Unam Sanctam". — Paris (29, Bd Latour-Maubourg), Editions du Cerf, 1968, 720 pp. 23 cm.

CES CHRONIQUES sur le second Concile du Vatican ont paru dans la revue *Etudes* de Paris, de janvier 1959 à février 1966. Elles sont d'un grand intérêt et même après coup méritent une lecture attentive, car, comme le dit l'A., elles présentent "une vision de la chrétienté, catholique et non catholique, pendant les sept années qui couvrent la préparation et le déroulement de Vatican II, sept années cruciales dans l'histoire de l'Eglise". L'A. reconnaît volontiers que ses chroniques "ont été écrites dans la fièvre, souvent dans l'angoisse du moment" et que s'il avait à écrire maintenant l'histoire du Concile, il écrirait "certainement avec plus de sérénité et, sinon plus d'objectivité, du moins avec une moindre subjectivité". Il faut lui savoir gré d'avoir apporté, ici et là, quelques précisions et rectifications: par exemple, dans une note sur la collégialité épiscopale, il écrit: "Nous laissons cette page comme nous l'avons écrite en 1963... Nous n'écirions pas cette page aujourd'hui (1967). Nous n'avions pas compris l'importance de la doctrine de la sacramentalité de l'épiscopat pour fonder la collégialité. "Plus loin, à propos des pages relatant la fin de la IIIe session, il avoue qu'il les a écrites dans une atmosphère de fièvre et que, s'il devait aujourd'hui faire œuvre d'historien, "il faudrait les refaire complètement, car le jugement, la lucidité et l'objectivité ont été faussés par la nervosité qui a régné alors". De même, à propos des discussions concernant le schéma sur la liberté religieuse, il se montre sévère à l'égard de Paul VI, mais ajoute en note: "Plus tard on a compris les raisons profondes qu'avait le pape, personnellement favorable à la Déclaration, de satisfaire la requête de la minorité (1967)".

Des chroniques à connaître, même après tout ce qui s'est publié sur Vatican II.

Richard ARÈS.

René MARLÉ, S.J.: *Dietrich Bonhoeffer, témoin de Jésus-Christ parmi ses frères*. Coll. "Christianisme en mouvement". — Tournai (Montréal, 308 est, rue Sherbrooke), Casterman, 1967, 164 pp., 20 cm. Prix: 120 f.b.

DES LECTEURS ÉTOURDIS (p. 141) de Bonhoeffer ont transformé en réponses aberrantes des questions que ce pasteur, em-

prisonné par les nazis (avril 1943) et voué à une mort précoce (avril 1945) souleva dans des lettres adressées à son ami le plus intime, sans arrière-pensée de diffusion. Vu sa connaissance parfaite des écrits publiés par Bonhoeffer avant 1943, l'A., interprète sagace et sympathique, peut assurer que le jeune théologien protestant n'aurait pas résolu ses doutes dans le sens des Gogarten, Robinson, Cox et compagnie. Modèle d'objectivité œcuménique, l'opuscule du P. Marlé ne concède rien aux préventions, d'ailleurs réduites à peu de chose, que Bonhoeffer gardait contre Rome, mais ne discute rien non plus, par souci de le faire à fond dans un ouvrage exprès. Il offre le portrait psychologique d'un aristocrate épris d'ordre et de charité (ch. I), l'esquisse d'un savant aussi versé dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament (149-150) et d'un pasteur attaché à la vérité des dogmes en même temps qu'à la personne de Jésus-Christ (62-68), l'éloge d'un chrétien équilibré qui unissait prière et action (26-27, 146), répudiait le moralisme étroit (153) et la "grâce bon marché", trop accommodante au péché pour justifier le pécheur (86, 89-90), et trouvait dans la croix (118-120, 155) la plénitude de la liberté.

Joseph d'ANJOU.

EN COLLABORATION: **Les Journées de mai 1968.** Rencontres et dialogues présentés par Jacques Durandeaux. — Paris, Desclée de Brouwer, 1968, 163 pp., 19.5 cm.

DOSSIER FORT INTÉRESSANT constitué d'une douzaine d'interviews et dialogues enregistrés sur magnétophone par l'abbé Jacques Durandeaux, auprès d'étudiants et d'étudiantes de Facultés diverses ayant participé aux Journées de mai 1968. Les grands problèmes spirituels soulevés par le conflit sont abordés par des jeunes lucides, perspicaces, la plupart modérés et réalistes; c'est l'interrogateur, l'abbé J. D., qui parfois inquiète. A côté d'idées généreuses inspirées par un sentiment de fraternité intense, beaucoup de chimère et d'exaltation reconnues, après coup, pour ce qu'elles sont par la plupart des jeunes. "Ils demandent de tout détruire et de recommencer sur des bases que l'on ignore. Je suis désolé, mais pour moi c'est raté d'avance." (88) "Je pense qu'il est possible de faire une réforme sans faire une révolution" (109) "Tout le monde se rend compte que ce n'est absolument pas possible de faire quelque chose de sérieux sans les professeurs, étant donné qu'on n'est tout de même pas au niveau..." C'est quand même une attitude assez infantine que de dénigrer les professeurs". (117) De même pour l'emploi de la violence, il y a chez la plupart beaucoup de clairvoyance et de mesure. On perçoit vivement le risque de l'embrigadement et la très grave responsabilité des minorités qui prétendent en ces heures penser la totalité. Jeunes et moins jeunes s'instruiront à lire ces réflexions vécues.

Georges ROBITAILLE.

Camille DREVET: **Massignon et Gandhi. La contagion de la vérité.** Coll. "Chrétiens de tous les temps". — Paris (29 boulevard Latour-Maubourg), Editions du Cerf, 1967, 224 pp. 17.5 cm.

RECUEIL de textes de deux grands spirituels du monde moderne: Massignon et Gandhi, le premier s'étant mis à l'école

du second qu'il admirait beaucoup. De fait, on ne lit pas sans émotion les si belles considérations de Gandhi sur la vérité, la non-violence, la purification intérieure, la chasteté, le sacrifice, la prière, sur Dieu lui-même. Exemples: "La vie pour être vraie doit être un sacrifice continu. La joie ne vient qu'après le sacrifice..." La prière n'est pas un amusement de vieille femme paresseuse. C'est l'instrument le plus puissant... La foi ne peut se fortifier que par la prière... Ma plus grande force est la prière silencieuse... Nous devons lutter. C'est aux faibles, aux abandonnés que Dieu accorde son secours. L'aide de Dieu est efficace quand l'homme se réduit à zéro". Ou encore sur la chasteté nécessaire: "Le Brahmacharya, ou chasteté, doit être observé en pensée, en parole, en action... Si l'esprit s'égare, le corps tôt ou tard suivra... La Femme me devint trop sacrée pour que je l'aime d'un amour sexuel; et ainsi chaque femme dès lors devint pour moi une Sœur ou une Fille".

Un livre réconfortant et stimulant.

Richard ARÈS.

G. HUNERMANN: **Un Flamand dans le sillage de Dieu. Saint Jean Berchmans (1599-1621).** Traduit par Walter Michel. — Mulhouse (Porte du Miroir), Editions Salvator, 1965, 171 pp., 19.5 cm. Prix: 12 f.b.

ON CONNAÎT LA MANIÈRE de l'A. dans les nombreuses vies de saint(e)s qu'il a écrites. Il se documente sérieusement, puis il anime par des dialogues vraisemblables les faits et gestes qui appartiennent à l'histoire de son modèle. Il y a là un avantage et un inconvénient: le lecteur échappe aux pieuseries de l'ancienne hagiographie et aux sécheresses des procès-verbaux, mais il se demande où commence l'affabulation, où finit la réalité. La vie de saint Jean Berchmans n'offre rien de romantique ou de palpitant. L'A. nous y intéresse pourtant, car le personnage a de la grâce, du charme, un courage héroïque, et le récit de l'A. ne traîne pas, condition requise pour capter l'attention des jeunes. On regrette de ne pas retrouver ici certaines paroles du saint qui le caractérisent et une esquisse de sa personnalité spirituelle. On doit surtout déplorer les négligences inconcevables de la traduction.

Joseph d'ANJOU.

Jacques de LAUNAY: **Les derniers jours du Fascisme.** — Coll. *Histoire Vérité*. Bruxelles, Editions Arts et Voyages, 1968, 195 pp., 20.5 cm.

LA CHUTE DU FASCISME commence avec une réunion du Grand Conseil, le 24 juillet 1943, où Grandi dit à Mussolini que le temps est venu pour lui de s'en aller. Le roi signifie la même chose au dictateur déchu qui est bientôt arrêté. On suit les étapes de sa captivité jusqu'à l'auberge du Gran Sasso où il est délivré par des parachutistes allemands. On l'emmène en Allemagne où le Führer le reçoit bien, mais le renvoie en Italie, où il doit, en somme, servir l'armée allemande. C'est bientôt la catastrophe finale, la fuite, Dongo! Une femme dont le nom est sur toutes les lèvres partage l'immensité de sa déchéance. A mesure que le livre avance, Mussolini devient plus pitoyable. Quand ça achève, on trouve qu'il n'y a pas beaucoup de dignité humaine chez les uns et les autres, et que c'est affreux. L'ouvrage est fortement étoffé. L'auteur a complété

sa documentation en recourant aux sources les plus diverses, mais on se demande pourquoi il ne parle pas du *Trésor de Dongo*, des valeurs considérables qui furent enlevées aux fuyards et des documents qui disparurent alors. — Cette affaire fit beaucoup de bruit dans la presse italienne en fin 1946 et en 1947. Je résumai ce qu'on savait alors dans *Relations* (oct. 1947).

Joseph LEDIT.

Littérature canadienne-française

Pierre MORENCY: **Poèmes de la froide mer-veille de vivre.** — Québec, Editions de l'Arc, 1967, 109 pp., 21.5 cm.

MALGRÉ des préoccupations profondes comme l'amour et la mort, la poésie de Pierre Morency est empreinte de légèreté et de facilité. Elle plaît, ici et là, par la musicalité du vers (v. g. pp. 78179: "Ballade du temps qui va") et l'agrément de quelques images charmantes. Inégalement inspirée, elle manque à séduire le lecteur tout le long de son voyage; il lui arrive même de le choquer par quelque inutile artifice (les "H de guerre") ou une fade préciosité ("La vie si vive en un verre de vin / Et dans ce vers un peu de sang"), voire par des fautes de goût (v. g. pp. 53, 59). Même "mal couvert par l'œuvre" (106), le poète reste sympathique; nous lui savons gré de quelques beaux poèmes, pures "retrovailles secrètes au cœur des choses bougeantes" (100).

René DIONNE.

Paul TOUPIN: **Souvenirs pour demain.** Coll. "CLF poche canadien", 9. — Montréal, le Cercle du Livre de France, 1968, 103 pp., 16.5 cm.

CE PETIT LIVRE a d'abord paru chez le même éditeur en 1960. Il renferme les pages les plus belles et les plus sincères que M. Toupin ait écrites. Au collège, les maîtres ont surtout soigné l'âme de l'enfant, déprécié son corps. Un jour, au British Museum, le jeune homme a compris, devant les frises du Parthénon, que l'un n'allait pas sans l'autre, que l'âme sans le corps ne rejoignait rien ni personne. Il a tenté l'union idéale, l'a ratée, n'a trouvé que le corps seul. Et le corps, c'est la mort à plus ou moins longue échéance. Ainsi, frappé par la maladie, le père de M. Toupin se transforme du tout au tout; c'est le corps qui est atteint, et pourtant l'âme n'est plus la même. A travers la chair, l'esprit souffre, s'étiole. Mais on ne peut savoir ce qu'il en adviendra; la mort ne se révèle qu'à ceux qui la subissent. Pour l'heure, une seule certitude: un jour, je mourrai, et je saurai...

René DIONNE.

Jean O'NEIL: **Je voulais te parler de Jeremiah, d'Ozélina et de tous les autres...** Roman. Coll. "L'Arbre", 12. — Montréal, Editions HMH, 1967, 210 pp., 18.5 cm.

ASSEZ HYBRIDE, ce livre! Est-ce un roman, ou une lettre de l'auteur à son fils (pour le jour où il pourra la lire, car il n'a encore que trois ans)? Sont-ce des mémoires? Certes pas un roman, ni une lettre, malgré le désir de l'auteur; peut-être une autobiographie plus ou moins falsifiée. Ça commence par une saga familiale assez lyrique qui fait bientôt place à des notations personnelles d'un intérêt inégal, puis ça tourne en manifeste anti-séparatiste

et finit en sermon paternel. Jean O'Neil s'exprime avec aisance, mais il n'a pas encore trouvé son ton ni son style.

René DIONNE.

Roger FOURNIER: *Inutile et adorable. Roman.* Coll. "CLF poche canadien", 8. — Montréal, le Cercle du Livre de France, 1968, 218 pp., 16 \$.

CE ROMAN a paru pour la première fois en 1963. Il chante avec indécence et vulgarité les plaisirs de l'amour physique; puis, il s'abîme dans la tristesse. Ses thèmes? Un sexe: le sexe, que Roger Fournier développera avec une imagination de plus en plus dévergondée et stérile dans quatre œuvres subséquentes. Les variations du thème? Elles se ramènent aisément à trois principales. Il s'agit d'abord d'obsession sexuelle: "J'ai commencé à penser à l'œuvre de chair" quand j'étais tout jeune, et je n'ai jamais pu m'arrêter" (p. 18); puis, de frustration sexuelle: "Le sexe! Salut à toi, mystère et martyr de notre pays, car on te présente à chaque instant des mets succulents et on s'amuse à te les enlever aussitôt" (38); enfin, d'incapacité (réelle) d'aimer: "Je n'avais jamais aimé personne! L'être que j'aimais le plus, c'était sans doute moi-même (...). Mais les femmes, les femmes que j'aimais tant caresser, elles que je baisais jusqu'à les faire pleurer de plaisir, je n'en avais pas aimé une seule vraiment." (201). De son effrénée chasse aux femmes, que reste-t-il au héros ou à l'anti-héros? Ceci: "En moi, il n'y avait que du vide, et malgré tout ce que j'avais vécu, ma vie ne valait rien, rien..." (201). Le livre, lui, s'il vaut quelque chose, c'est grâce à une généreuse vitalité humaine et à une certaine présence de la nature extérieure.

René DIONNE.

Yves THÉRIAULT: *L'Appelante. Roman.* Coll. "Les Romanciers du Jour", 26. — Montréal, les Editions du Jour, 1967, 125 pp., 20 cm.

HENRI, depuis dix ans qu'il est aveugle, a réussi à surmonter son handicap, et il règne en maître sur sa ferme et dans son patelin. Il pense bien avoir vaincu la Vie. Mais voici que celle-ci se venge par deux femmes humiliées. Judith tue Daniel, son mari: elle en avait assez d'être par lui obligée de servir Henri. Lisette, défigurée par ce dernier, s'arrange pour l'épouser, puis elle le défigure à son tour. La femme d'Agaguk avait dominé son mâle en le civilisant, celle de l'Appelante le maîtrise par la ruse et la violence physique. L'Homme, même lorsqu'il croit avoir dompté la Nature, s'en retrouve le vassal; de la lutte contre la Vie, il sort toujours humilié, et d'autant plus mutilé qu'il a poursuivi le combat avec plus d'acharnement. Ici, comme presque toujours chez Thériault, — que ce soit pour le bien ou pour le mal, — la Femme est la complice de la Nature et de la Vie. L'Appelante aurait pu être une œuvre forte, si Thériault en avait soigné davantage le style, la conduite de l'intrigue et la psychologie des personnages. Il aurait également mieux valu ne pas insérer, ou faire autrement, le chapitre onze (pp. 81-87): c'est en vain que Thériault y tente d'allégoriser son récit et de l'approfondir à l'aide de réflexions qui, malheureusement, frappent davantage par leur gaucherie que par leur à-propos. Ce chapitre, au lieu

d'être la pierre de voûte du récit, le fissure profondément. Nous n'avons pas, dans l'Appelante, notre pleine mesure de Thériault.

René DIONNE.

Ivan STEENHOUT: *La Geste.* — Montréal, les éditions Estérel, 1967, 142 pp., 17 \$ cm.

IVAN STEENHOUT est Belge, semble-t-il, et c'est tant mieux pour la littérature canadienne. Regrettons seulement qu'un éditeur de chez nous ait accepté de publier un tel navet. Car il ne s'agit pas d'un livre; et l'auteur le sait, qui a choisi — on ne peut mieux — comme texte liminaire ce passage de Henry Miller: "This is not a book... No, this is a prolonged insult, a gob of spit in the face of Art, a kick in the pants to God, Man, Destiny, Time, Love, Beauty..." L'informe insulte de la Geste n'atteint cependant personne; elle ne siffle ni ne gifle. Tout au plus reste-t-elle aux lèvres de son auteur, menaçant sa barbe; et pour peu qu'il ait quelque odorat, on peut espérer qu'il ne la répètera plus.

René DIONNE.

Jean-Claude CLARI: *L'Appartenance. Roman.* — Montréal, le Cercle du Livre de France, 1968, 206 pp., 20 cm.

LES PERSONNAGES de ce roman n'ont rien à dire et ils ne font rien d'intéressant. Le récit stagne dans un ennui constant; sa structure n'est qu'artificiellement et velléitairement en mal d'originalité. L'Appartenance, écrit en 1965, est le premier roman de Jean-Claude Clari. Il paraît toutefois après son second, *Les Grandes Filles*, conçu en 1966 et publié en 1968 (Montréal, les Editions du Jour, 151 pp.). De ce dernier, Jean Ethier-Blais a écrit (*le Devoir*, 2.3.68:13): "Dans son genre, c'est un chef-d'œuvre. Le chef-d'œuvre de la banalité, de l'ennui, du ridicule." S'il faut en croire la publicité de son éditeur, à ceux qui lui demandent pourquoi il écrit, Jean-Claude Clari répète la phrase de Marcel Arland: "J'écris parce que je vis." De cette vie-là? ... Le pauvre!

René DIONNE.

Roger DUHAMEL: *L'Air du temps.* — Montréal, le Cercle du Livre de France, 1968, 203 pp., 20 cm.

CE RECUEIL D'ARTICLES JOURNALISTIQUES parus en 1965 charmera tous ceux qui aiment revoir par le souvenir les grandes figures du passé. En deux ou trois pages, M. Duhamel réussit à faire revivre un grand homme ou une femme exceptionnelle. Leur histoire, pour récente qu'elle soit, n'en commence pas moins avec celle de leurs lointains ancêtres; M. Duhamel résume l'une et l'autre à partir de biographies qu'il a lues. Il arrive aussi que le prétexte à écrire ne soit qu'un événement ou un fait divers. Dans tous les cas, cependant, une morale est tirée (on ne lit pas impunément Montaigne...); c'est sur elle, ou sur un bon mot, que s'achève l'article. Et toujours il se trouve que celui-ci est bien écrit, en plus d'être gracieusement assaisonné. *L'Air du temps*, c'est la nostalgie du passé agréablement resuscité et prolongé en leçons d'expérience pour aujourd'hui et demain.

René DIONNE.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Jules POWER: *Ainsi commence la vie.* Des-sins de Barry Geller. Traduction de Denise Meunier. — Paris, Robert Lafont, 1968, 95 pp.

La formation sexuelle étant pour une part information, ces pages claires, simples, fort bien illustrées et respectueuses (quoique sans référence religieuse) seront utiles aux parents ou aux maîtres qui donnent cette information à des adolescents (tes) de 14-16 ans.

Evode BEAUCHAMP, O.F.M.: *Les Prophètes d'Israël ou le drame d'une Alliance. — Les Sages d'Israël ou le fruit d'une fidélité.* — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, 300 et 286 pp.

Réédition, sous des titres nouveaux, d'ouvrages parus en France (Fleurbaey) en 1956 et 1957. La critique catholique en a grandement loué la solidité, l'information, l'écriture, l'accessibilité; elle y a reconnu "une excellente introduction aux Livres prophétiques et sapientiaux".

Helmut JUNKER: *Pieds nus à travers l'Inde.* Coll. "Signe de Piste". — Paris (17, rue Cassette), Editions Alsatia, 1968, 192 pp.

Roman d'aventures vécues par un groupe d'enfants qui fuient leur village ravagé par les inondations et la famine. A lire pour comprendre l'immense détresse des jeunes du Tiers-Monde.

Aurelio CANNIZZARO: *Aventures en Indonésie chez les primitifs des Mentawai.* — Paris (1, rue Palatine), Nouvelles Editions Latines, 1968, 250 pp.

Récit d'un missionnaire qui aborde dans une île de l'Indonésie pour y prêcher l'Evangile à une peuplade des plus primitives. Le ton est à l'humour et l'intérêt ne se dément pas, du commencement à la fin.

Pierre TEILHARD DE CHARDIN: *Le Prêtre.* — Paris, Editions du Seuil, 1968, 64 pp.

Texte composé au front en 1918, après que le Père eût fait sa profession religieuse. Déjà publié dans *Ecrits du temps de la guerre*.

Gratien GÉLINAS: *Hier, les enfants dansaient.* — Yves THÉRIAULT: *Le Marcheur.* — Montréal, Editions Leméac, 1968, 160 et 112 pp.

Deux pièces de théâtre, centrées l'une et l'autre sur un drame de famille, plus particulièrement sur le conflit entre un père et ses enfants; mais, alors que le conflit dans la première pièce sauvegarde quand même l'amour, il diffuse la haine dans la seconde. (N.B. Pour une critique de la pièce *Hier, les enfants dansaient*, on pourra lire *Relations* de juin 1966, page 184).

André CONQUET: **Nouvelles techniques pour travailler en groupe.** Coll. "Formation humaine". — Paris (17, rue de Babylone), Le Centurion, 1968, 64 pp.

Conseils pratiques pour diriger ou faire fonctionner un cercle d'études, une table ronde, un forum, une discussion, etc. Présentation illustrée, avec quelques pointes d'humour. Très utile.

Le Nouveau Testament. 3e édition. Coll. "La Pensée Chrétienne". — Montréal, Editions Fides, 1968, 672 pp.

Nouvelle traduction de l'Association catholique des Etudes bibliques au Canada.

Maurice GAREAU: **La troisième Vie.** "Nouvel Accent 3". — Montréal (4474, rue Saint-Denis), Librairie Champigny, 1968, 134 pp.

Ce nouveau volume de la série "Nouvel Accent" a pour sous-titre "Des milliards de saints s'ignorent" et a pour but de faire connaître la vie divine en nos âmes.

EN COLLABORATION: **Les greffes du cœur.** — Montréal, Editions de l'Homme et Editions Ici Radio-Canada, 1968, 200 pp.

Ouvrage de grande actualité. On y raconte les exploits du professeur Christiaan Barnard, réalisés à l'hôpital de Groote Schuur, au Cap et ceux d'une équipe de médecins de l'Institut de Cardiologie de Montréal. Texte des interviews du professeur Barnard et du docteur Pierre Grondin.

Cahiers Laennec, Paris (10, rue Cassette), Editions Lethielleux, "Le rêve", juin 1968, 68 pp.

Cinq articles sur divers aspects du rêve. A lire, en particulier, "Rêve et création artistique".

Les chrétiens face au miracle. Lille au XVII^e siècle. Textes présentés par Henri Plattelle. Coll. "Chrétiens de tous les Temps". — Paris (29, Bd Latour-Maubourg), Editions du Cerf, 1968, 268 pp.

Récit, à l'aide de documents originaux, des miracles produits à Lille dans le courant du XVII^e siècle, ainsi que des réactions que ces miracles suscitent chez les fidèles et les dirigeants ecclésiastiques.

LES CATHOLIQUES AU LENDEMAIN DE L'ENCYCLIQUE « HUMANÆ VITÆ »

par

Marcel MARCOTTE, S.J.

OUVRAGES REÇUS

ANCELET-HUSTACHE, Jeanne: **Car ils seront consolés.** Textes recueillis et présentés. — Paris, Editions du Seuil, 1968, 190 pp.

BERNARD, Henri: **Histoire de la résistance européenne.** La "quatrième force" de la guerre 39-45. Marabout Université, 168. — Québec, Kanan Ltée, 1968, 283 pp.

BOUET-DUFEL, Ella: **L'Amitié, cette accusée.** Un long procès, une riche histoire. — Paris, Editions du Centurion, 1968, 328 pp.

BOURGEOIS, Henri et SCHALLER, René: **Nouveau monde, nouveaux diacres.** Coll. *Remise en question*. Tournai, Desclée, 1968, 199 pp.

CAHIERS LAËNNEC, juin 1968: **Le rêve.** — Paris, P. Lethielleux, 1968, 67 pp.

CARRÉ A.-M., O.P.: **La conversion quotidienne.** — Paris, Les Editions du Cerf, 1968, 215 pp.

CONGAR, Y. M.-J.: **L'Ecclesiologie du Haut Moyen-Age.** De saint Grégoire le Grand à la désunion entre Byzance et Rome. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 420 pp.

COLETTE, Jacques: **Kierkegaard, chrétien incognito.** *La Neutralité armée.* — Paris, Editions du Cerf, 1968, 73 pp.

DESLANDES Jacques et RICHARD, Jacques: **Histoire comparée du cinéma, II: du cinématographe au cinéma, 1896-1906.** — Paris et Tournai, Casterman, 1968, 556 pp.

DEISSLER, Alphonse: **Le Livre des Psaumes, 76-150.** Traduit de l'allemand par N. Boyer. Coll. *Verbum saluti*. — Paris, Beauchesne, 1968, 320 pp.

DODD, Charles Harold: **Conformément aux Ecritures.** L'infrastructure de la théologie du Nouveau Testament. Traduit de l'anglais par Robert Gueho et Jacques Trublet. Préface de Xavier Léon Dufour. Coll. *Parole de Dieu*. — Paris, Editions du Seuil, 1968, 146 pp.

DOMINIQUE, Luc: **Vivre sa vérité.** (Le journal de Sœur Sourire). Préface du P. Marneffe, O.P. — Tournai, Desclée, 1968, 168 pp.

EN COLLABORATION: **Croire en Dieu aujourd'hui?** Coll. *Réponses chrétiennes*. — Paris, P. Lethielleux; Gembloux, J. Duculot, 1968, 253 pp.

EN COLLABORATION: **Donum Dei, 13: A l'aube d'une ère nouvelle.** Assemblée plénière de 1967. — Ottawa, Conférence religieuse canadienne, 1968, 258 pp.

EN COLLABORATION: **Eglise et communauté humaine.** Etudes sur *Gaudium et Spes*. — Tournai, Desclée, 1968, 301 pp.

FERRON, Jacques: **Contes.** Edition intégrale: contes anglais, contes du pays incertain, contes inédits. Coll. *L'Arbre*, G4. — Montréal, Editions HMH, 1968, 210 pp.

FERRON, Jacques: **La charrette.** Roman. Coll. *L'Arbre*, 14. — Montréal, Editions HMH, 1968, 207 pp.

FUCHS, J., S.J.: **Le renouveau de la théologie morale selon Vatican II.** — Tournai, Desclée, 1968, 138 pp.

GAILLARD, Pierre et CELIER, Paul: **Révélation de la charité.** Préface de C. Spicq, O.P. — Tournai, Desclée, 1968 322 pp.

HAUSHERR, I., S.J.: **La perfection du chrétien.** Texte établi par M. Olphe-Galliard, S.J., d'après les notes de I.H. Coll. *Vie spirituelle et vie intérieure*. — Paris, P. Lethielleux, 1968, 252 pp.

LEJEUNE, Emile: **Le guide Marabout de la chasse.** Marabout Service, 91. — Québec, Kanan Ltée 1968, 240 pp.

LOCHET, Louis: **L'Evangile de la charité.** Coll. *Parole et Mission*, 16. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 285 pp.

MARIE, Lucien, O.C.D.: **L'expérience de Dieu.** Actualité du message de saint Jean de la Croix. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 364 pp.

NEWMAN-GORDON, Pauline: **Hélène de Sparte.** La fortune du mythe en France. — Paris, Nouvelles Editions Debrasse, 1968, 198 pp.

OCAMPO, A. et O.; GOUJON, N.: **Le Mexique.** La terre, la nation, les hommes du XVI^e siècle à aujourd'hui. Marabout Université, 167. — Québec, Kanan Ltée 1968, 352 pp.

PERCHENET, Annie: **Chrétiens ensemble.** Journal d'Upsal (juillet 1968). Coll. *Remise en cause*. — Tournai, Desclée, 1968, 205 pp.

PHILIPS, Mgr: **L'Eglise et son Mystère au deuxième concile du Vatican.** Histoire, texte et commentaire de la Constitution *Lumen Gentium*, II. — Tournai, Desclée, 1968, 376 pp.

PINTO DE OLIVEIRA, C.J.: **Information et propagande.** Responsabilités chrétiennes. — Paris, Editions du Cerf, 1968, 415.

REAU, Louis: **L'Art russe, 3: le Classicisme, le Romantisme, le XX^e siècle.** Marabout Université, 166. — Québec, Kanan Ltée, 1968 320 pp.

SAADA, Denise: **L'Enfant et les grandes personnes.** Coll. *L'Enfant et l'Avenir*. — Paris, Aubier-Montaigne, 1968 224 pp.

STOGER, Alois: **L'Evangile selon saint Luc.** Traduit de l'allemand par Carl de Nys. Coll. *Parole et Prière*. — Tournai, Desclée, 1968, 273 pp.

WASSEKYNCK, René: **Les Prêtres. Elaboration du Décret de Vatican II.** Histoire et genèse des textes conciliaires. I: Synopse, II: Commentaire. — Tournai, Desclée, 1968, 119 et 203 pp.

WEBER, Mgr Jean-Julien: **Le Psautier.** Texte et commentaire. — Tournai, Desclée, 1968, 639 pp.

★ L'encyclique et l'obéissance catholique

★ L'encyclique et l'amour conjugal

★ L'encyclique et la paternité responsable

★ L'encyclique et la liberté de conscience

Prix: \$1.25

LES ÉDITIONS BELLARMIN
8,100 boul. Saint-Laurent
Montréal-351

marabout

actualité

Pour les futures mamans

En 1952, sous le contrôle du Dr Lamuze et pour la première fois en France, une femme mettait au monde un enfant, après avoir suivi la méthode de l'accouchement sans douleur.

Peu de temps après, paraissait le Marabout Service « Comment accoucher sans douleur ».

La nouvelle édition, que propose aujourd'hui l'auteur, le Dr Goodrich, tout en reprenant une partie importante de son précédent ouvrage, lui apporte d'importants compléments et s'enrichit des résultats d'une plus longue expérience, confrontée avec celle du Dr Lamaze. Il fournit une information encore plus précise. Il montre à la femme, au couple, comment « participer » véritablement à la « préparation » d'un événement qui n'est plus dominé par la souffrance.



DÉJÀ PARUS POUR LA FEMME DANS LA MÊME COLLECTION:



EN VENTE PARTOUT A PRIX MODIQUES

Distributeur général pour les Amériques : KASAN Ltée - 226 Est, Christophe Colomb, QUEBEC P. Q.